BIBLIOTHEQUE
DE
SOCIÉTÉ.

BIBLIOTHEQUE
DE
SOCIÉTÉ,

CONTENANT des Mêlanges intéressans de Littérature & de Morale ; une Elite de Bons Mots, d'Anecdotes, de traits d'Humanité ; un Choix d'Observations & de Jeux de Physique ; quelques Causes & Procès peu connus ; des Poësies dans tous les genres ; des Contes en prose, puisés dans les meilleures sources ; enfin, des Divertissemens de Société.

TOME PREMIER.

PREMIERE PARTIE.

A LONDRES.

Et se trouve à PARIS,

Chez DELALAIN, Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoise.

M. DCC. LXXI.



AVERTISSEMENT.

Il faut une Préface aux Ouvrages qui n'ont pas d'autre recommandation ; il ne faut que quelques lignes à ceux qui offrent par eux-mêmes quelque objet d'utilité ou d'agrément. C'est dans cette dernière classe que l'on placera (du moins nous l'espèrons) le Recueil que nous présentons au Public.

A des Mêlanges d'une Littérature choisie, & d'une Morale que nous pouvons nommer usuelle, puisqu'elle concerne directement la Société, succède dans cette Bibliothéque, une Elite de Bons Mots, vraiment plaisans, de Saillies heureuses, de Traits Caractéristiques ;

enfin, de ces beaux ſentimens, mis en action, qui font honneur à l'humanité. Il en eſt quelques uns ſans doute, qui ſont déjà connus; mais étoit-ce un raiſon pour les exclure d'une Collection qu'on a cherché à rendre complette ?

Cette partie de l'Ouvrage, qui devoit néceſſairement être plus étendue, eſt ſuivie d'une autre qui n'eſt pas moins intéreſſante. Ce ſont des Obſervations d'Hiſtoire naturelle, puiſées dans les ſources les plus ſûres, des Jeux de Phyſique qui n'exigent pas l'appareil des récréations préſentées dans d'autres Recueils; des Secrets curieux, qui ont preſque toujours un objet d'économie.

La Juriſprudence Amuſante qu'on trouve après la Phyſique, eſt tra-

vaillée avec le même ſoin. Dégagée de toutes les épines du Barreau & des diſcuſſions faſtidieuſes dont les Recueils des Cauſes ſont toujours remplis, elle offre une ſuite variée de faits ſinguliers ou intéreſſans, pris pour la plupart chez les Etrangers, & qui manquent à la vaſte Compilation des Cauſes célèbres.

Nous avons conſacré le dernier Volume aux ouvrages créés par l'imagination. On y trouvera un grand nombre de petites Pièces de Poëſies toutes ingénieuſes, Epigrammes, Madrigaux, Couplets, Genre de Littérature, dans lequel notre Nation eſt ſi riche. Nous n'avons omis que celles qui ſe trouvent dans les Auteurs, dont les Ouvrages ſont entre les mains de tout le monde. Un autre point qui acheve de diſ-

tinguer notre Recueil des Collections de ce genre, ce font les Contes Choifis & les Divertiffemens de Société qui-le terminent.

Des Gens de Lettres zélés, ont bien voulu nous feconder dans nos recherches, & nous ont communiqué des morceaux qui n'avoient point paru. Que de titres, nous ofons le dire, pour mériter les fuffrages du Public? Les Perfonnes qui cherchent dans la lecture un délaffement honnête, trouveront à-la-fois l'amufement & l'utile ; d'autres emprunteront peut-être dans les Anecdotes que nous leur offrons, quelque fujet pour un Opéra-Comique : quand notre Recueil n'auroit que ce genre d'utilité, n'en feroit ce pas affez pour en faire aujourd'hui un livre néceffaire?

TABLE

TABLE

DES TITRES ET CHAPITRES

CONTENUS DANS CETTE BIBLIOTHÈQUE.

TOME I. PARTIE I.

Mèlanges de Litérature & de Morale, tirés ou traduits de différens Auteurs.



TOME I. SECONDE PARTIE.

ÉLITE DE BONS MOTS.

ANECDOTES.

Traits d'Histoire.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE XVI.

CHAPITRE XVII.

CHAPITRE XVIII.

CHAPITRE XIX.

CHAPITRE XX.

CHAPITRE XXI.

CHAPITRE XXII.

CHPITRE XXIII.

CHAPITRE XXIV.

CHAPITRE XXV.

CHAPITRE XXVI.

TOME TROISIEME.

Suite de l'Elite des Bons Mots, Anecnotes, traits d'Histoire.

CHAPITRE XXVII.

CHAPITRE XXVIII.

CHAPITRE XXIX.

CHAPITRE XXX.

CHAPITRE XXXI.

CHAPITRE XXXII.



PHYSIQUE AMUSANTE,

Ou choix d'Obſervations curieuſes, avec quelques jeux de Phyſique & des Secrets, ſoit pour l'économie, ſoit pour l'agrément.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

ARTICLE PREMIER.

ARTICLE SECOND.

CHAPITRE VII.

Choix de Secrets, utiles & curieux.

ARTICLE PREMIER.

ARTICLE SECOND.

JURISPRUDENCE CURIEUSE.

TOME QUATRIEME.

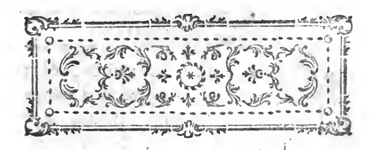
Choix de Poësies & de Contes en Prose.

Divertiſſemens de Société.

Le mot du Proverbe eſt l'Homme propoſe & Dieu diſpoſe.

Fin de la Table.

MELANGES DE LITTERATURE



MELANGES
DE LITTÉRATURE
ET DE MORALE,

TIRÉS OU TRADUITS DE DIFFÉRENS AUTEURS.

Pensées sur l'Education, par M. Martinelli. (1)

L'HOMME, à l'instant de sa naissance, est un être sensible & organisé, doué d'une

(1) M. Martinelli, aujourd'hui établi à Londres, a demeuré quelque tems à Florence, & il

ame immortelle, dont les facultés se développant peu-à-peu, parviennent à comparer, à combiner & à juger. Du résultat de ces différentes opérations, se forme la raison qui le distingue & qui lui a mérité le nom d'animal raisonnable. Il tient de la nature tout ce qui peut le rendre plus ou moins susceptible de la *rationabilité*; mais, le développement & la perfection de cette qualité, est uniquement l'ouvrage de l'art ou de l'éducation.

C'est donc par l'éducation que le jugement de l'homme se perfectionne, & devient plus ou moins supérieur à l'instinct des autres animaux. C'est aux premières images que l'on présente à ses sens dans

étoit dans l'état Ecclésiastique. Un jour il fut déféré à l'Inquisition. On le manda; &, le Juge avec ce ton altier qui convient si bien à un Inquisiteur, lui dit: *che sei tu?* Qui es-tu? L'accusé lui répondit fiérement: *Sono il Signor Abbate Vincenzo Martinelli.* Je suis M. l'Abbé Vincent Martinelli. Il fut bientôt renvoyé absous.

l'enfance, qu'il doit, pour l'ordinaire, le caractère qu'il conſervera toute ſa vie. Les idées qui s'offrent alors à ſon imagination n'étant contrariées par aucune idée antérieure, s'y fixent d'elles-mêmes, & font ſur ſon cerveau une impreſſion qu'il retient juſqu'à la mort; de même qu'un vaſe de terre, pour me ſervir de la comparaiſon d'Horace, conſerve l'odeur des premières liqueurs dont on l'a rempli. Si donc on voit revivre dans les enſans les vices ou les vertus de leurs pères, on peut regarder quelquefois cette reſſemblance, comme l'effet naturel des rapports qui doivent exiſter entre deux êtres formés du même ſang; mais, c'eſt le plus ſouvent à l'exemple des penchans & des habitudes ſur leſquels ils ſe ſont formés, qu'on doit en attribuer la cauſe.

De tous les états de l'homme civil, l'enfance eſt le plus critique; c'eſt à cet âge, que ſes actions commencent à ſe diriger vers un but moral, & qu'il fait les premiers pas dans la carrière qu'il doit parcourir. Les

Romains, nourris dans le ſein de la première république de l'univers, pouvoient être pour leurs enfans d'excellens modèles à imiter. Leurs méres leur faiſoient ſuçer avec le lait, des ſemences de vertu & d'héroïſme. A peine ſortis de l'enfance, des eſclaves vertueux & éclairés étoient chargés du ſoin de former leurs cœurs & leurs eſprits ; &, dès que leurs membres délicats pouvoient ſupporter la fatigue, on les inſtruiſoit dans l'art de la guerre.

Aujourd'hui les enfans n'ont, le plus ſouvent, pour fonder les premiers principes de la morale, que des exemples dangereux à ſuivre : depuis que dans les Républiques, comme dans les Monarchies, la Nobleſſe du ſang a prévalu ſur le mérite perſonnel, & lui a enlevé les places les plus importantes du Gouvernement, les Grands ne s'occupent guère des belles-lettres, que pendant leur première jeuneſſe. Cet âge paſſé, ils les mépriſent & les négligent, comme un ſuperflu ennuyeux & inutile. Ceux d'entre le peuple qui les cultivent, les regar-

dent comme un effet commerçable, dont la possession peut les aider à sortir de la misère & leur donner une espèce d'empire sur l'esprit des ignorans. Aussi la bonne éducation est presque inconnue de nos jours; & comment ne le seroit-elle pas? Un enfant ne sort des mains d'une nourrice de campagne, que pour passer dans celles de valets, grossiers & ignorans, qui quittent à peine le manche de la charrue, ou qui sont déja corrompus par les vices des villes. On confie ensuite le soin de l'instruire à quelque pédant mercenaire, qui, avec la meilleure envie de faire de son élève un bon citoyen, en seroit incapable, par le défaut d'expérience & de connoissances nécessaires pour parvenir à ce but.

La langue Latine, qui nous a transmis les monumens les plus précieux de la sagesse des Anciens, & qu'on regarde communément en Europe, comme la clef des Sciences, est celle par laquelle on commence, avec raison, l'éducation littéraire des enfans. Mais la méthode dont on se sert

généralement en Iialie pour l'enſeigner, eſt ſi défectueuſe, qu'on la croiroit inventée exprès pour dégoûter ceux qui veulent ſe livrer à cette étude. Une grammaire qui enſeigne la langue Latine par cette langue elle-même, eſt l'Ariane de ce labyrinthe.

MM. de Port-Royal ont corrigé cet abus en France, dans leur grammaire. C'eſt par le moyen du François, qu'on parvient à la connoiſſance de la langue Latine. Le ſavant Docteur Sharp a ſuivi leur exemple; il en a fait dans ſa langue une ſemblable, mais qui l'emporte encore par la méthode & par la clarté, & qui mériteroit d'être traduite dans toutes les langues.

Tels ſont, relativement à la grammaire, les obſtacles qui s'oppoſent aux progrès de la langue Latine en Italie: la méthode établie dans le choix des livres que l'on donne à traduire aux jeunes gens qui s'appliquent à cette étude, n'eſt pas meilleure. On leur fait parcourir rapidement différens Auteurs, avec ſi peu d'ordre & de réflexion, que, parmi ceux qui paſſent huit & dix an-

nées de leur vie à l'étude de cette langue ; il eſt rare d'en trouver qui la ſachent & qui connoiſſent les bons livres, dans leſquels il l'ont étudiée. Si quelques-uns y parviennent, ils ne le doivent qu'à la bonté de leur eſprit ; ce n'eſt qu'en ſe perſuadant bien de l'ignorance dans laquelle on les a laiſſés, & en redoublant d'efforts & d'application pour en ſortir, qu'ils acquièrent quelque connoiſſance de cette langue. Dans toute l'Italie, ſi l'on en excepte quelques villes, les autres études ſont auſſi négligées que celle de la langue Latine, même parmi les gens riches, qui devroient les cultiver, & qui auroient le plus de facilité pour le faire, mais qui donnent, en général, plus de ſoins à former leurs chevaux, qu'à inſtruire leurs enfans. Je ſuis toujours étonné que, parmi tant de grands hommes que l'Italie a produits dans tous les ſiècles, aucun n'ait encore imaginé de réformer ces abus, & de faire commencer l'étude de la langue Latine par la lecture & par l'explication grammaticale du livre le plus important que les

Auteurs Profanes aient laiſſé à la ſociété humaine, je veux parler des Pandectes de Juſtinien. Un de ſes meilleurs interprètes en eſtimoit tant le ſtyle, qu'il a dit que ſi tous les autres livres latins ſe perdoient, celui-là ſeul ſuffiroit pour faire revivre la langue Latine dans toute ſa pureté; ce qui prouve qu'il étoit peu éloigné de mon ſyſtême. Les Loix des douze Tables, dictées par les plus célèbres Philoſophes de la Grèce, forment la baſe de cet excellent livre. Les plus ſages Juriſconſultes de Rome & des Provinces les plus éclairés de l'Empire, y ont joint ſucceſſivement leurs déciſions, & ont fait de cette précieuſe collection, l'hiſtoire univerſelle des actions & des paſſions humaines. Les droits de chaque homme, relativement aux perſonnes & aux choſes, y ſont déterminés d'une manière préciſe; les bornes invariables du juſte & de l'honnête y ſont fixées. Chaque choſe y eſt nommée clairement, ſans métaphore, ſans circonlocution, pour éviter les équivoques & la confuſion. Quels avantages les jeunes gens

ne retireroient-ils point de la lecture de ce livre? Indépendamment de la connoissance de la langue Latine, ils y puiseroient celle des Loix qui gouvernent aujourd'hui toute l'Europe, ou sur lesquelles toutes les autres ont été formées. Ils se pénétreroient de cette morale sublime que les Romains mettoient en pratique, & qui a fait de ce peuple un peuple de héros. Ils y trouveroient des lumières nécessaires pour conserver leur fortune, leur repos, & pour se mettre à l'abri des ruses & des pièges de la chicanne. Ils acquerroient enfin la facilité d'entendre les Auteurs Latins, qui ne paroissent le plus souvent difficiles, que parce qu'ils sont écrits dans un langage qui suppose la connoissance des Loix Romaines : tels sont les ouvrages de Cicéron, de tous les Historiens & de quelques Poëtes.

Il est aisé de concevoir avec quelle facilité un élève à qui cette étude auroit applani les difficultés de la langue Latine, liroit les Historiens, tous les Auteurs & spécialement Cicéron, dont la lecture seul

peut former à la-fois le cœur & l'esprit. Je voudrois qu'un jeune homme apprît, s'il étoit possible, ses trois livres des devoirs de l'homme. C'est, selon moi, l'ouvrage le plus important, le plus sérieux & le plus parfait qui soit sorti de la plume de l'Orateur Romain. La passion, la vanité, l'ambition, l'esprit de parti, la magie de l'éloquence disparoissent, pour ne laisser voir que l'expression pure du cœur de Cicéron, qui se répand dans celui de son fils, à qui il trace le chemin de la véritable vertu par les raisonnemens, les exemples & les observations qu'un homme, tel que lui, avoit pu rassembler dans le sein de la première République de l'univers.

Je voudrois qu'on joignît à l'étude de la Jurisprudence, celle de l'Ancien & du Nouveau Testament: rien ne me paroît si ridicule dans un homme bien éclairé, que l'ignorance des Loix de sa propre Religion & du Gouvernement sous lequel il doit vivre. Cette ignorance, sur-tout dans ceux qui veulent, par la suite, se mêler de l'ad-

miniſtration publique, peut avoir les plus grands inconvéniens. Il eſt abſurde de croire que la ſeule lumière naturelle puiſſe guider nos jugemens, quand il s'agit de les exercer ſur des règles écrites. Pour ſe décider, conjointement à ces règles, il faut les connoître. *Erudimini qui judicatis terram.*

L'élève ne doit, ſelon moi, paſſer à la lecture des Poëtes, qu'après avoir acquis pas ſes études préliminaires une certaine juſteſſe d'eſprit qui puiſſe le garantir contre les fauſſes impreſſions que la Poëſie fait ordinairement ſur l'imagination ardente de la jeuneſſe. Les Poëtes (ſi l'on en excepte ceux, en petit nombre, qui ont excellé) pour fixer la curioſité par l'attrait du merveilleux, préſentent ſouvent la vérité & la fable, ſous un jour nouveau & extraordinaire. Un des plus grands avantages de leur art, eſt de ſéduire par des images agréables. Autant il peut orner l'eſprit par la fineſſe & la délicateſſe, avec laquelle il trace le tableau des paſſions humaines, autant il eſt

dangereux pour les ignorans qui en font leurs délices. Combien ne voit-on pas d'hommes & de femmes enivrés de cet art aimable, en porter la légéreté dans les affaires les plus importantes! Les charmes séduisans de la Poësie, s'étant emparé de bonne heure de leur esprit, en ont banni la justesse & la solidité. Tel est le tableau que nous présente l'ingénieux roman de Cervantes, dont le héros auroit fait un excellent père de famille, si la lecture fréquente des romans ne lui eût pas gâté l'esprit, en lui inspirant la folie de la Chevalerie errante.

Qu'on ne me soupçonne pas cependant d'être l'ennemi déclaré de la Poësie, ni d'adopter, sans réserve, le sentiment du sage Platon, qui bannit tous les Poëtes de la République. Selon ce Philosophe, ils donnent à la jeunesse des idées fausses, en lui présentant la fable sous l'air de la vérité, & en défigurant la vérité par les traits de la fiction. Ils blasphêment la Divinité même, en lui prêtant les foiblesses les plus honteu-

ſes de l'humanité, & nourriſſent l'ambition & l'orgueil des grands par la plus baſſe flatterie.

« Auguſte, dit l'Arioſte, en étendant cette » penſée de Platon, ne fut ni ſi ſage, ni ſi » clément, que le peint Virgile. Son goût » pour les lettres lui fit pardonner ſa cruelle » proſcription. Peut-être ignoreroit-on » les injuſtices de Néron, peut-être cet en- » nemi des Dieux & des hommes jouiroit-il » aujourd'hui d'une auſſi bonne réputation, » s'il eût ſçu ſe concilier l'amitié des gens » de lettres. «

Quant à moi, je regarde la bonne Poëſie, comme une des plus excellentes productions de l'eſprit humain, & la lecture des Poëtes, comme très-agreable & très-utile; mais en la faiſant précéder par les études que j'ai indiquées.

C'eſt ainſi, que, ſous la direction d'un maître éclairé, l'eſprit & le cœur d'un jeune homme de dix-ſept ans, ſe trouveroient formés par ces études importantes & néceſſaires que l'homme, libre du frein de la dépendance, & entraîné par l'attrait des

plaisirs, n'entreprend qu'avec peine, ou abandonne aisément. Je mettrois ensuite entre les mains de mon élève, Celse & Hipocrate, pour qu'il y prît de bonne heure, quelques idées sur sa constitution physique, & pour qu'il sût percer ce mystère perpétuel, où sont presque tous les hommes, sur la nature de la Médecine. L'esprit fortifié par ces connoissances fondamentales, il pourra se livrer à l'étude des autres sciences, & il sera propre à faire un citoyen utile pour l'état & pour lui-même.

Le Monde, par Mylord Chesterfield.

LE monde a bien changé, je l'avoue : nos chênes ne valent pas ceux de Dodone ; nos chevaux sont bien inférieurs aux centaures, & nous ne voyons plus de phœnix. Comment l'homme n'auroit-il pas dégénéré ? Mais, ne seroit-ce pas un ton de la mauvaise humeur, sur lequel des gens d'esprit

auroient monté les fots, qui, femblables aux ferins, fifflent toujours le même air qu'on leur a fait apprendre dans l'obfcurité ? La malignité de l'efprit humain n'élève fi fort l'ancienne vertu, que pour fe rabattre plus fortement contre le mérite de fon fiècle.

Les Auteurs, & fur-tout les Poëtes, font de grands hommes fans doute ; mais un peu fujets à la vanité & à la jaloufie. On dit qu'ils ne s'aiment point entr'eux, cependant ils louent beaucoup un auteur mort, & lui donnent de l'encens à proportion qu'il eft plus reculé dans l'antiquité. Mais laiffons le Poëte ; paffons au cercle des Politiques.

Nous en avons au moins trois millions dans le Royaume, tous en état de gouverner, & cependant l'Angleterre eft dans la plus mauvaife fituation. J'entrai l'autre jour dans un café, feulement pour y apprendre ce que devenoit ma pauvre nation. Je me place à portée du plus grave bureau, où préfidoit un homme dont les rides an-

nonçoient beaucoup de prudence. Il en étoit heureusement à son exorde, qui roula sur l'état délabré de nos Colonies. Là-dessus, venant à parler de l'Oyo, il en trace le cours avec le doigt sur la table, où il venoit de répandre du café, dans la chaleur du discours : par la même occasion, il tire des lignes pour marquer les limites de la Russie, de l'Empire & de la Prusse. Il annonce en même-tems une guerre sanglante sur le continent, calcule les subsides dont on avoit besoin pour la soutenir, combine les meilleurs moyens de les lever, & veut parier qu'on ne s'en servira pas. Puis terminant la péroraison d'un ton pathétique : « ce n'est pas ainsi, s'écria-t-il, que se » menoient les affaires du tems d'Elisabeth : » l'intérêt public étoit pesé, & les gens » capables consultés & employés. C'étoient-» là véritablement de beaux jours!... Et de » belles nuits aussi, reprit un jeune éventé, » qui n'avoit encore rien dit, plus longues » ou plus courtes, suivant la diversité des

» ſaiſons.... Au reſte de beaux jours, tout
» comme les nôtres. «

Monſieur le préſident fut d'abord étonné de cette bruſque interruption ; mais, pourſuivant avec ce mépris qui ſied aux hommes de poids : « Je ne dis pas des jours aſtro-
» nomiques, mais des jours politiques.
» Oh ! bien, Monſieur, répliqua le jeune
» homme, je ſüis votre ſerviteur, & il ſortit avec un éclat de rire. J'en ſortis auſſi en gemiſſant ſur le malheur de ma patrie, qui, depuis ſa fondation, avoit été gouvernée par deux ou trois Sujets, ordinairement les moins dignes de la confiance publique. Je fus interrompu dans mes triſtes réflexions, par une foule qui ſe preſſoit d'entrer dans ſa maiſon. Je reconnus mon ami Monſieur Regnier ; ce Tailleur admirable, qui emploie ſeul vingt boutiques. Je lui demandai raiſon de ce concours. Ce ſont, me dit-il, MM. les Maîtres Tailleurs, qui s'aſſemblent aujourd'hui pour reprimer l'inſolence de nos Garçons, qui prétendent augmenter le prix de

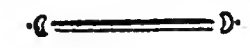
leurs journées. Ne pourrois-je pas, lui dis-je, entendre vos délibérations ? Il m'introduisit dans la chambre d'assemblée, où l'on n'attendoit que mon ami Regnier, sans lequel on ne pouvoit rien arrêter. Ce fut lui en effet, qui ouvrit la séance par un discours très-véhément, où, après avoir combattu les prétentions exorbitantes des Garçons Tailleurs, il conclut que, si le Gouvernement n'étoit pas entre les mains de mazettes, on ne verroit point des abus si énormes ; & que, si les ouvriers s'étoient avisés de faire une pareille incartade sous le règne d'Elisabeth, elle auroit bien su corriger leur mutinerie. Un autre Maître Tailleur se levoit pour haranguer ; mais, je sortis, persuadé qu'on ne pouvoit rien opposer ni ajouter à l'éloquence de Monsieur Regnier.

Je continuai mon chemin pour arriver chez moi, lorsque je me trouvai encore arrêté par une nouvelle presse. Comme je suis badaud par réflexion, & que j'aime à tirer des conséquences de tout, je voulus

ſavoir ſi ce ne ſeroit pas les Garçons Tailleurs qui s'aſſembloient de leur côté.

J'entrai : l'orateur de ce Corps nombreux crioit à l'injuſtice, & rappeloit d'un air échauffé, la misère de ſes Confrères; il dit que, ſi l'on ne gagnoit rien, il n'y avoit pas moyen de s'établir; que l'état périroit, faute de population; que, c'étoit une tyrannie ſans exemple; que, ſi les Maîtres Tailleurs avoient oſé la même choſe ſous la Reine Eliſabeth, elle y auroit bien mis ordre. Je ne pus m'empêcher de rire, en voyant cette conformité d'expreſſions & de ſentimens entre mon politique, les Maîtres Tailleurs & leurs Ouvriers.





Essai sur la Conversation, traduit de l'Anglois.

Le talent (1) de rendre la conversation agréable, suppose beaucoup d'art & de délicatesse. Rien n'est si facile avec nos inférieurs, parce que la déférence qu'ils ont pour nous, met le choix du sujet entre nos mains, & nous donne la liberté de le changer à notre gré. Les difficultés commencent avec nos égaux. Ils ont le même droit que nous au choix & au changement; &, la civilité nous oblige quelquefois à les suivre dans un discours qui est sans agrément pour nous, ou que nous avons peine à comprendre. L'embarras augmente avec nos supérieurs. Il faut se taire, ou entendre parfaitement ce qu'on dit. Le respect ne nous

(1) Cette Traduction n'est qu'un fragment d'une plus longue Pièce.

permet point de changer le ſujet ; & , s'ils le changent eux-mêmes, notre devoir eſt de ſuivre, & notre devoir eſt de ne pas paroître ignorans ſur tout ce qu'il leur plaît de propoſer. Mais, c'eſt particulièrement avec les perſonnes de qualité, qu'on ne ſauroit trop uſer de précaution, ſi l'on veut ſe tenir long-tems dans leur eſtime. Trop de ſavoir & d'agrément les bleſſe, parce qu'il leur fait ſentir ce qu'il leur manque. Trop peu leur peſe & les ennuie. Ils mépriſent ce qui ne vaut pas plus qu'eux. Ils redoutent ce qui les ſurpaſſe de trop loin. On ſait l'aventure de ce Gentilhomme Italien, qui perdit le Chapeau rouge, pour avoir montré plus d'eſprit qu'un Cardinal qui fut élu Pape quelques jours après.

En général, la converſation avec nos égaux ou nos inférieurs, demande beaucoup de douceur & de civilité, un air ouvert dans les manières, & un tour obligeant dans l'expreſſion : avec nos ſupérieurs; c'eſt une confiance honnête, ſans préſomption ; un mêlange de ſavoir & de be-

ſoin d'être inſtruit, qui nous faſſe expliquer, avec grace, ce qu'on eſt bien aiſe d'apprendre de nous, & qui nous diſpoſe toujours à prêter docilement l'oreille à ce qu'on ſe croit en état de nous apprendre. Mais, avec les uns & les autres, un homme qui veut ſe faire goûter, n'accorde jamais d'entrée dans ſes diſcours à l'air de ſuffiſance & d'orgueil, à la vivacité qui tient de l'emportement, à l'opiniâtreté, & moins encore à la raillerie; car, de quelque agrément que celle-ci ſoit tempérée, elle fait toujours plus d'ennemis que d'admirateurs.

Fragmens d'un Livre Turc ſur le Goût.

Ce qu'il me ſemble qu'il faut entendre par le *goût* (1), eſt une délectation particulière

(1) On reconnoîtra ſi aiſément que cette petite Pièce n'eſt qu'une traduction, & des plus littéra-

qu-

que nous cause un objet agréable, & qui est plus ou moins parfaite, suivant le dégré de discernement avec lequel nous distinguons les beautés de cet objet. Elle doit toujours être fondée sur la vérité, ou sur la vraisemblance ; mais il arrive fort souvent qu'elle n'est que la fille de l'opinion, & l'effet du simple hasard. Le véritable goût ne s'acquiert point sans beaucoup d'étude & de travail ; & les hommes, en général, sont trop indolens, pour se soucier beaucoup d'un avantage qui coûte si cher. Voilà la meilleure raison qu'on puisse apporter du règne presque universel du mauvais goût. Tous les hommes souhaitent passionnément de passer pour gens d'esprit, pour sages, & pour savans; mais ils sont bien aises d'acquérir cette réputation aux moindres frais qu'il est possible. Ils ont assez de sens pour s'appercevoir

les, que je n'ai pas besoin d'autre témoignage pour prouver que c'en est une.

qu'elle s'acquiert souvent à bon marché par le caprice & par les modes, au préjudice du jugement solide & de la véritable politesse, & qu'on se porte communément à approuver dans autrui les folies qu'on est disposé à commettre. En effet, semblables aux ambitieux qui n'ont point de biens, nous contrefaisons une certaine gaîté que nous ne saurions avoir réellement, & nous nous flattons que notre fausse monnoie passera pour le bon or que nous voulons imiter. Je suis fâché qu'il me soit facile d'apporter un nombre infini d'exemples pour prouver toutes ces vérités.

Rien n'est si commun que d'affecter d'avoir du goût, & rien n'est si rare que d'en avoir réellement. Le malheur de n'en avoir pas est une disgrace contagieuse. Elle nous est communiquée dès l'enfance par des mauvais principes d'éducation ; dans la jeunesse, par la fréquentation de toutes sortes de compagnies, ou par l'ignorance de ceux qui sont chargés de nous instruire ; &, dans l'âge viril, par notre propre aveugle-

ment, qui nous confirme ſans ceſſe dans tous nos préjugés. Mais, plus le mal eſt commun, plus les racines qu'il a jetées ſont profondes, & plus il eſt néceſſaire de le combattre avec vigueur. Le bon goût a tant d'influence ſur le mérite de l'eſprit & même ſur la morale, qu'on ne ſauroit faire trop d'efforts pour le rendre auſſi commun qu'il devroit l'être. Les Colléges & les Ecoles qui s'établiſſent aujourd'hui ſi heureuſement dans ce grand Empire, les inſtructions, les entretiens, tout devroit être rapporté à ce but; &, ſi j'en étois cru, l'on refuſeroit la qualité de *Muſulman* à ceux qui négligent de ſe faire, de bonne heure, un fond de goût, qu'ils puiſſent cultiver à loiſir dans la ſuite de leur vie. On trouvera quantité de gens qui ſe diſtinguent par un talent particulier, qui n'ont pas la moindre connoiſſance de tout le reſte, faute de cette qualité univerſelle, qu'on appelle goût. Elle ſert de luſtre à toutes les Sciences, & de vernis à toutes les vertus. Elle eſt l'amie de la ſociété, le guide du ſavoir, le raffinement

du plaiſir, & le ſceau du mérite. Par elle, nous élargiſſons le cercle du bonheur, & nous en augmentons le ſentiment. Elle nous aide à découvrir la vérité & la beauté, dans quelque endroit qu'elles ſe trouvent, & à démêler l'erreur & la difformité, malgré tous leurs déguiſemens. Elle nous oblige de nous comporter avec décence & avec grace. Elle nous rend attentifs & ſenſibles aux bonnes qualités d'autrui. En un mot, elle eſt un compoſé de toutes les bienſéances, & comme le centre de tout ce qu'il y a d'aimable.

La vérité & la beauté renferment toute excellence. Elles, & ce qui leur eſt oppoſé, ſont les ſeuls objets qui fourniſſent de l'exercice à notre cenſure & à notre admiration. La preuve du bon goût eſt de les ſavoir diſcerner, & rien ne conduit ſi ſurement au degré le plus parfait de la perception & du jugement. On peut conſidérer la vérité comme le deſſein de la peinture, & la beauté, comme le coloris & les ornemens. L'erreur & la difformité ſont les contraſtes

du grouppe. Pour être capable de découvrir celles ci, on doit l'être aussi d'admirer les premières. Si l'esprit s'emploie continuellement à contempler les unes, ou à condamner les autres, il n'aura qu'une imparfaite connoissance du tableau, qui rendra sa décision injuste. De l'une ou de l'autre part, le préjugé est également contraire au bon goût; &, cependant, par l'étrange fragilité de la nature humaine, il peut tout-à-la-fois se trouver double dans la même personne.

Pour éviter ce désordre, il faut s'être accoutumé, avec beaucoup de soin, à connoître ce que c'est qu'une erreur & une beauté; &, lorsque nous sommes dans l'occasion de faire usage de cette connoissance, il faut être ardent dans notre examen, & froid (1) dans notre jugement.

(1) Je traduis le plus littéralement qu'il m'est possible; mais on conçoit sans doute aisément que l'Auteur veut dire ici, qu'il faut examiner

Prenons garde, ſur-tout, lorſque nous condamnons, ſi le défaut n'eſt pas dans notre propre eſprit ; &, lorſque nous croyons devoir approuver, ſi nous concevons parfaitement l'objet de notre approbation. On cenſure ſouvent de véritables beautés, faute de les avoir bien conçues ; & l'on approuve des erreurs, parce qu'on leur prête ſoi-même le maſque de la vérité.

Le bon goût n'eſt pas borné aux ouvrages d'eſprit, ni à la peinture, ni à la ſculpture. Il s'étend à la civilité des manières, & juſqu'au fond des mœurs. Il peut ſervir de règle de vie & de conduite, auſſi bien dans la pratique que dans la ſpéculation, c'eſt-à-dire, qu'il eſt capable, dans tous les cas, de règler nos actions & nos jugemens. C'eſt faute de goût que nous prenons ſouvent la légereté pour vivacité, la peſan-

avec une vive attention, & porter ſon jugement de ſang froid, c'eſt à-dire, ſans partialité & ſans emportement.

teur pour prudence, l'emportement pour valeur, l'affectation pour politesse, & la vanité pour véritable mérite.

Il est difficile de déterminer si nos ames sont essentiellement différentes ; ou, si étant égales, l'inégalité présente de leurs perfections vient de la différence des organes du corps ; ou si c'est la force de l'éducation, l'habitude, les compagnies qu'on fréquente, qui donnent cette supériorité qu'on remarque dans certains génies sur les autres. A quelques causes qu'on juge à propos de l'attribuer, il est clair qu'il y a des hommes si distingués par leurs perfections, qu'ils paroissent élevés à une prodigieuse distance au-dessus de leurs pareils. Mais, ces ames supérieures n'en ont pas moins besoin d'un travail infini pour se former un mérite juste & régulier. Il y a tant de difficultés à surmonter, tant de mortifications à souffrir, tant de chemin à faire dans le labyrinthe des connoissances qu'il faut acquérir, que, si l'ambition, la vanité, & d'autres passions, ne servoient pas de support & d'aiguillon,

il ne s'en trouveroit pas un, entre mille, qui eût aſſez de courage pour entreprendre une carrière ſi pénible. Dès l'entrée, l'on ſeroit effrayé du ſeul aſpect. Avec ces motifs mêmes, qui ſont pris hors de nous, il s'en trouve bien peu qui arrivent au but qu'ils ſe ſont propoſé. Perſonne ne peut dire qu'il ait fini le voyage. L'objet du ſavoir eſt infini; &, lorſque la fin de la vie arrive, on ouvre les yeux avec étonnement ſur l'eſpace immenſe qu'on a devant ſoi, & l'on ne peut jeter quelques regards ſur celui qu'on a parcouru, ſans mépriſer ſouverainement cette petite portion de vie qu'on va laiſſer par derrière. Il paroît que la nature a fait autant pour nous, que nous puiſſions faire pour nous-mêmes, & que tout ce que nous avons à eſpérer par nos plus grands efforts, c'eſt de règler & de polir les préſens que nous avons reçus d'elle. Le ſavoir eſt-il autre choſe qu'un recueil de toutes les lumières que la nature a inſpirées? Et qu'eſt-ce que la politeſſe, ſi ce n'eſt un raffinement ſur les plaiſirs qui nous

ont été dictés par la nature ? Jetons les yeux sur un homme grave & sérieux parmi le peuple le plus vil ; nous y verrons, en petit, l'œconomie & la morale, & toutes deux aussi parfaites qu'il convient à sa condition. Observons celui qui a l'humeur vive, enjouée, nous trouverons que ses plaisirs sont les mêmes que les nôtres, & qu'il a, comme nous, une élégance qui lui est propre. Si nous étendons plus loin cette pensée, nous trouverons dans cette condition, que je suppose la plus basse, notre poësie, notre peinture, notre sculpture, notre musique, aussi chéries que parmi nous ; avec la seule différence, que le goût de tous ces arts est là comme dans son origine, & qu'il peut être perfectionné. Qu'est-ce qui assemble tant de misérables au milieu d'une rue, pour entendre un air grossier, accompagné d'une mauvaise guittare ? C'est le charme de la poësie & de la musique, qui touche leurs cœurs, qui enchante leurs sens, & qui ravit leur attention. Pourquoi voyez-vous pendre ces images grotesques aux mu-

railles de leurs maiſons ? C'eſt que leur cœur eſt touché de tout ce qui imite la nature, & qu'ils aiment à voir ce qui les touche. A l'égard de la ſculpture, ils ont leurs figures de cire & de terre; &, faute de beauté réelle, ils les font peindre & dorer, pour leur en donner une qui les ſatisfaſſe. Telle eſt l'influence preſque abſolument méchanique, que les eſquiſſes de beauté les plus groſſières, & les ſentimens les plus confus de plaiſir, ont ſur des ames baſſes & ſans culture; confeſſion éclatante de ce que l'epèce humaine doit à la nature.

Je voudrois que les Seigneurs de ce glorieux Empire me permiſſent de leur recommander un peu cette penſée; une étude & des occupations de cette nature leur deviendroient bientôt plus agréables que leurs paſſe-tems ordinaires; & conviendroient bien mieux à leurs caractères. Il eſt clair que la nature les y porte; & leur condition même leur y feroit trouver plus de douceur & de goût, que le commun des hommes. Il n'y a que trop long-tems que le bon goût

& la vraie politesse sont exilés de notre heureux climat. Nous avons fait violence à la nature, pour suivre les caprices & les bisarreries de l'usage. Quelle nation est plus favorisée que nous de ce qui peut conduire aux avantages qui nous manquent? Mais, d'autres peuples jouissent à nos yeux de tous les biens que nous avons négligés. Confessons que nous leur sommes inférieurs de ce côté-là. Ils nous surpassent par la culture & le goût des sciences & des arts plus que les hommes qui ont précédé le déluge, ne surpassoient les hommes d'aujourd'hui par la taille & les forces. Cependant nous vivons dans la même année du monde: &, s'ils possèdent quelque chose que nous n'ayons pas, il dépend de nous de l'acquérir. Pourquoi rougirions-nous de le demander, si nous reconnoissons que c'est un bien, & si nous ne pouvons nous le procurer qu'avec le secours d'autrui? Sans arts & sans sciences, on n'a proprement qu'une demi tête; & l'on ne doit pas se

croire auſſi ſage que l'ancien Janus, qui en avoit deux.

Règles de conduite d'un uſage général, publiées à Londres en 1734.

1°. Sois toujours diſpoſé à ceder plutôt le haut du pavé qu'à le diſputer, de peur de t'attirer une querelle de conſéquence, pour un ſujet de rien.

2°. Si tu rencontres dans la rue un ami à qui tu aies beſoin de parler, retire-toi à quartier, pour ne pas interrompre le paſſage. (1)

3°. Ne marches point avec la canne ſous le bras, au riſque de bleſſer les yeux ou le viſage de ceux qui te ſuivent, pratique auſſi

(1) Il faut ſavoir que les rues de Londres étant d'une ſaleté incroyable, il y a au long des maiſons un chemin étroit pour les perſonnes à pieds

ordinaire qu'imprudente, pour ne rien dire de pis.

4°. Ne garde point, en marchant, la lenteur grave d'un Espagnol dans une Ville de commerce comme celle-ci; car, si tu es oisif ou paresseux, songe que ceux qui vont devant & derrière toi, ne le sont pas.

5°. Ne regarde point fixement au visage ceux proche desquels tu passes; cela te fait prendre pour un archer, ou pour un fou effronté. Si tu le fais par méprise, croyant reconnoître ton ami, fais ton excuse aussi tôt.

6°. Quand tu passes quelque part dans la foule, ne te fais pas passage avec les mains mais seulement avec les coudes. Pousser quelqu'un avec les mains, est une marque de mépris. N'avertis pas non plus tout haut ton compagnon de prendre garde à sa bourse, c'est une insulte que tu fais à ses voisins.

7°. Ne fixe pas tes regards sur une personne qui entre dans un lieu public, de

peur de gêner sa modestie, & de troubler sa contenance.

8°. Dans les lieux publics où l'on mange, où l'on s'assemble, ne marque point trop de curiosité à l'égard des étrangers. Ils souhaitent peut-être de n'être poins observés & de demeurer inconnus.

9°. N'affecte point de marquer peu d'attention pour les personnes qui sont dans le même lieu que toi, soit en sifflant, ou en frédonnant des airs, ou en prenant des postures indécentes; si elles sont au-dessus de toi, tu manques à la considération que tu leur dois; si elles sont au-dessous, tu te déshonores toi-même; mais; soit inférieures, soit égales, tu blesses la dignité de la nature humaine, qui est toujours respectable.

10°. N'affecte jamais les excès de la civilité Françoise avec ceux qui sont simplement Anglois; mais considère que le savoir vivre consiste à ne gêner personne.

11°. Dans les Cafés, ne prends jamais la méthode injuste & choquante de tenir

dans tes mains plus d'un papier de nouvelles à-la-fois. C'est une usurpation arrogante du droit commun de toute la compagnie.

12°. Quand tu vas à l'Eglise, place-toi au fond du banc, & ne demeure jamais à l'entrée pour être un sujet de peine à ceux qui viennent après toi, & qui ont le même droit de vouloir être à leur aise.

Si tu ris de ces règles, ajoute l'Auteur, c'est parce qu'elles te paroissent ou triviales, ou inutiles; triviales, il est faux qu'elles le soient, car on voit une infinité de personnes qui y manquent à tout moment; inutiles, je m'en rapporte à ceux qui comptent pour quelque chose la raison, la charité & la bienséance.

Tablettes d'une Mylady.

JEUDI au soir j'ai été à l'assemblée de Mademoiselle F... Tous ceux qui la compo-

ſoient étoient étrangement ſtupides. M. Georges n'y a point paru. Perdu huit guinées, revenue à la maiſon de fort mauvaiſe humeur, & fort indiſpoſée. Remarque que M. eſt amoureux de la petite S... Quelle eſt ridicule! cependant ſon bonnet lui alloit bien. M. Guillaume S... eſt auſſi amoureux de Mademoiſelle G. Bon Dieu! eſt-ce qu'elle n'a pas eu un nombre ſuffiſant d'imbécilles & d'eſpèces pour amans? Pour lui, il porte la tête haute; mais on dit que c'eſt parce qu'elle eſt légère: elle n'eſt chargée de rien qui la conſolide; je ne m'étonne plus de ce que M. Roch Ganache eſt ſi ſenſé, ſon menton touche toujours à la troiſième boutonnière.

Dimanche à l'Egliſe, beaucoup de mal de tête. Mademoiſelle S... a ſoin de ſe tenir ſur un couſſin fort épais; auſſi paroît-elle bien plus grande qu'elle ne l'eſt en effet. Mylady A... eſt arrivée tard. Memorandum: bonne façon de fixer l'attention du public: je ne viendrai Dimanche prochain qu'à la moitié de l'Office. Eſt-ce qu'on n'a pas

des choſes plus agréables à dire ? Etrange hiſtoire que celle de David & de Betſabée.

. . . . .

Mademoiſelle M. eſt la perſonne la plus jolie qu'il y ait ; mais, ſes manchettes ne ſont pas aſſez hautes Notre Prédicateur eſt un homme bien habile ; il reproche à chacun ſes fautes, comme s'il avoit le ſecret des familles. Memorandum : aller chez le Duc de M... pour qu'on travaille à le faire Evêque, afin qu'il ne prêche plus.

Lundi chez Mylady B... M. Georges y étoit ; jamais je n'ai été ſi pétillante. Que Mylady B... étoit laide ! perdu trente guinées. Je ne regardois pas à mes cartes, parce que Mylady F. étoit là qui lorgnoit M. Georges ; elle eſt aſſez jolie, mais affectée ; on ne voit que ſa phyſionomie à tous les théâtres ; demander ſi ſon mari eſt auſſi pacifique qu'on le dit. . M. H .. y eſt venu. Quelle impudence ! il a toujours l'air d'avoir fait un mauvais coup. Mademoiſelle W... eſt en couche : elle dit beaucoup de bien des François : elle veut donner l'enfant au

jeune Chevalier. Memorandum : envoyer chez Mademoiselle B... pour qu'elle ne dise pas à tout le monde qu'il est en Italie depuis un an.

Mardi, été à la foire, vu dans une boutique, parmi de vieilles vaisselles, le service de the de Madame P.. Memorandum: l'acheter, & inviter Madame P... à venir prendre du café chez moi. L'Arménien a de belles étoffes de soie; restée chez lui deux heures; il auroit bien voulu me vendre une robe; mais le Marchand d'à côté vend à meilleur marché. Vu une bague; qui est-ce qui pourra me la présenter ? Je ne vois que W... Il est riche & nigaud. Memorandum: aller prendre du thé chez Mademoiselle R... Il y est toujours. Le petit Marchand vend des aiguilles qui rompent aisément, & ne fatiguent point, en acheter. Vu, entr'autres figures de la Chine, deux guénons, dont l'une ressemble comme deux gouttes d'eau à Madame... Revenue dîner chez moi : surprise agréablement de voir M. H... qui est venu me tenir compagnie, & qui m'a

dit que j'étois jolie comme un ange. L'agréable homme! peut-on comparer M. Georges à lui! M. P... eſt venu; le ſot homme! il n'a jamais rien à dire. Memorandum: avoir toujours une gazette à lui donner à lire. Mademoiſelle M. a ſauté par-deſſus une muraille, pour s'enfuir avec un Officier, & s'aller marier avec lui. Bon Dieu, ce que c'eſt que les femmes! paſſe encore ſi on ſautoit par-deſſus une muraille, pour ſe débarraſſer de ſon mari: je ſais bien qui s'y expoſeroit avec beaucoup de réſignation. M. H... nous a menés à la comédie. Il n'y avoit point de places, parce que Garrik jouoit. Cet original mériteroit d'être ſifflé; mais la Ville eſt pour lui. B... eſt excellent dans le rôle d'Othello: quelle chûte de reins, quel dommage qu'on ne voie pas ſon viſage! M. H... nous a quittés pour aller voir Mylady. Il ne nous eſt pas revenu depuis: quel papillon, & cependant je ne peux l'oublier!

Jeudi au ſoir chez Mylady R... perdu beaucoup en jouant avec M. H... Il m'a dit

qu'il y avoit un moyen bien ſimple de le payer. Le fripon je le hais; mais, il eſt ſi ſéduiſant, ſi adroit! Memorandum. Ce ſont de ces amans qu'il faut garder à une certaine diſtance.. Revenue tard, pas dormi une heure, toujours occupée de ce M. H... Bon Dieu, je ne l'aime point! pourquoi me tourmente-t-il tant?

Mercredi travaillé un quart d'heure à mes manchettes de Dreſde. Ma femme-de-chambre dit que je ferois tout auſſi bien de les faire finir, que ce n'en feroit pas moins mon ouvrage; effectivement, Mademoiſelle D... qui vante tant les ſiennes, les a fait achever. D'ailleurs, M. H..... aſſure qu'une femme ſenſée ne travaille jamais; ma toilette n'a jamais pu aller; auſſi Gilbert (1) eſt une bête. Mademoiſelle C... va être Ducheſſe, pendant que je ne ſuis rien: auſſi ne falloit-il pas me preſſer de me marier; les pères en ſavent toujours plus que leurs filles.

(1) Sa Femme-de-Chambre.

Jeudi matin j'ai été à une vente; quels tableaux immodeſtes ! c'eſt préciſément ce qu'on voit le mieux. Comment les Peintres s'amuſent-ils à de pareilles choſes? Beau tableau de Cupidon & de Pſyché. Mylady M... l'a acheté. il n'y a qu'elle dans le monde qui eût oſé faire une pareille emplette M. H... ſe trouve par-tout; mais je ſuis ſurpriſe... il a l'air amoureux... fou de cette begueule de M... Memorandum. Finir avec lui.

Jeudi au ſoir, été à l'aſſemblée. Il y avoit beaucoup de monde. M. G... y étoit; il étoit ſtupéfait de ma réſerve envers lui. M. H... y a dit des galanteries à Mademoiſelle A... & c'eſt à quoi je ne m'accoutumerai jamais... La petite F... ſe donne de grands airs : comment peut-on la trouver olie? Le Miniſtre M... eſt entré ſaoul : on dit qu'il eſt toujours comme cela; pourquoi quelqu'un ne lui dit-il pas que cela n'eſt pas bien?

La Ducheſſe de R... y eſt venue : elle eſt, en vérité, plus jolie que ſa fille. Je crois,

en conſcience, que la vertu embellit les femmes ; j'aurois envie de l'eſſayer. Cependant M. H... dit que la beauté n'eſt rien, ſi l'on n'en fait uſage.

Vendredi, rendu viſite à Mylady F....: femme charmante, qui a l'air de qualité, & la meilleure créature qui exiſte ; elle a beaucoup connu, autrefois, M. H... & elle n'en dit pas de bien ; on s'étonne de m'y avoir vu aller : cependant ſon mari l'a reconnue pour ſa femme ; le mien prétend que, malgré cela, il ne voudroit pas que je priſſe de ſes principes. Il ne ſait ce qu'il dit ; en tout cas, je voulois ſavoir ce qu'elle diſoit de M. H...

Samedi, reſtée chez moi, où il y avoit beaucoup de monde. Memorandum. H. ot eb. ta. Telmor'h ot thing.

Ces paroles barbares embarraſſeroient plus d'un Lecteur : elles veulent dire, en caractères renverſés : Htobeat Hamlet to nigt. Il ſera ce ſoir à Hamlet, Tragédie fort courue à Londres.

Elégie de l'Homme, traduite du Grec de S. Grégoire de Nazianze.

De tous les animaux qui respirent & qui rampent sur la terre, elle n'en nourrit point de plus malheureux que l'homme. C'est ainsi qu'Ulysse s'exprime dans Homere, (Odyss. l. 18.) & le morceau suivant peut être regardé comme un développement poëtique de ces vers d'Homere. Je prie qu'on le lise avec le même intérêt, que si c'étoit une pièce traduite de l'Anglois. Grégoire de Nazianze étoit le Fénélon de son siècle; il a laissé des poësies morales, que son titre seul de Père de l'Eglise a reléguées dans les Bibliothèques.

QU'ÉTOIS-JE, que suis-je, que serai-je? Etre éternel, où placerez-vous ce grand ouvrage de vos mains? Mais, qu'ai-je dit! Est-il quelque chose de grand sur la terre? Oui, si nous ne sommes que néant, & tels que nous voient quelques Philosophes; c'est envain que nous élevons une tête altière;

d'où vient notre orgueil, ſi nous n'avons rien à attendre après le cours malheureux de cette vie?

Le veau, à peine échappé des flancs qui le portoient, bondit ſur l'herbe, & preſſe en ſe jouant les mammelles de celle qui le nourrit. Dès l'âge de trois ans, il courbe la tête ſous un joug peſant, & traîne, à pas meſurés, une pénible charrue. Un faon voit-il la lumière? déjà il ſuit ſa mère d'un pas égal, déjà il ſe dérobe à la pourſuite des chiens carnaciers, du cheval agile, & ſe cache dans les retraites d'une épaiſſe forêt. Les ours, la race terrible des ſangliers, les lions, les tigres, auſſi rapides que le vent, les fiers léopards frémiſſent à l'aſpect de l'acier; leur crinière ſe hériſſe; ils s'élancent ſur les chaſſeurs armés. L'oiſeau d'abord ſans plumes, mais peu-après pourvu de ce ſecours, traverſe loin de ſon nid les campagnes de l'air. L'abeille, au ſortir de la caverne, où elle a reçu l'être, ſe conſtruit une ruche, qu'elle enrichit du ſuc le plus exquis. Tout cela eſt l'ouvrage d'un ſeul printems. La nourriture

nourriture s'offre d'elle-même aux animaux. La terre ouvre, avec plaiſir, ſon ſein libéral pour la leur fournir. Ils ne ſillonnent ni les champs, ni les ondes. Ils n'ont ni échanſons, ni maîtres d'hôtel. Les animaux trouvent leur nourriture dans les plaines. Ils travaillent peu, leurs ſoins finiſſent avec le jour. Le lion, ſi ce qu'on en dit eſt vrai, lorſqu'il a tué une bête, n'en mange qu'une petite partie, & dédaigne les reſtes de ſa proie. Souvent on l'a vu paſſer tour-à-tour, un jour ſans nourriture, un jour ſans boiſſon, tant cet animal ſait modérer ſon avidité. Il n'eſt point de genre de vie moins pénible que la leur. Les rochers & les branches d'arbres leur préſentent toujours une retraite aſſurée. Toujours ils conſervent leur ſanté, leur force, leur beauté. Si la maladie les accable, ils rendent, ſans aucune plainte, le ſouffle qui les animoit. On ne les entend point ſe lamenter autour d'un triſte cadavre. On ne voit point auprès d'eux des amis qui déchirent leurs cheveux. Que dis-je ? ils ont quitté la vie ſans crainte, &, au-

cun d'eux n'appréhende du mal après sa mort.

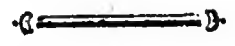
Considérez maintenant les malheureux enfans des hommes, & vous direz: rien n'est plus foible que les mortels. Une semence périssable m'a donné l'être, & ma mère ne m'a mis au monde, qu'au milieu des douleurs. Elle m'a nourri, & ses peines se sont accrues. Porté dans ses bras, je fus pour elle un fardeau qu'elle seule trouvoit léger. Peu après, j'ai rampé sur la terre, en gémissant, & je me suis traîné comme un quadrupède. Bientôt échappé des mains qui me servoient d'appui, je formai des pas chancelans. Des sons inarticulés annoncèrent ensuite un esprit naissant. Alors je versai des larmes aux leçons de mes maîtres. Après bien des combats que j'ai eu à soutenir, comme un Athlete, je suis enfin parvenu à l'âge de vingt ans, & la force est venue peu-à peu. Ces maux passés, d'autres ont suivi, d'autres vous attendent encore, ô mon ame! Toute notre vie n'est qu'un océan perfide, dont les flots sont

toujours agités par les fougueux aquilons.

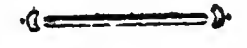


Pensées détachées du Docteur Swift.

Nous avons justement assez de Religion pour nous haïr les uns les autres, & nous n'en avons point assez pour nous aimer.



Lorsque nous desirons ou que nous sollicitons quelque chose, notre attention ne tombe que sur le bon côté. L'avons-nous obtenue, nous n'en considérons que les désavantages.

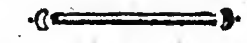


Tout excès de plaisir est balancé par un égal degré de peine ou de langueur. C'est un homme qui dépense cette année la moitié du revenu de l'année suivante.

La ſeconde moitié de la vie d'un homme ſage eſt employée à ſe délivrer des folies, des préjugés, & des fauſſes opinions qu'il a contractées dans la première.

Quand il paroit dans le monde un véritable génie, le vrai ſigne pour le reconnoître, eſt que tous les ſots ſe liguent contre lui.

Ceux qui poſſèdent tous les avantages de la vie, ſont dans un état où quantité de choſes peuvent les chagriner & les troubler; mais où il y en a très-peu qui puiſſent leur plaire.



Malgré toutes les prétentions des Poëtes, il eſt certain qu'ils ne donnent l'immortalité

qu'à eux-mêmes. C'eſt Homere & Virgile & non Achille ni Enée, qui nous inſpirent du reſpect & de l'admiration. Il en eſt tout autrement des Hiſtoriens : Notre attention tombe entièrement ſur les actions, les perſonnes & les événemens qui nous ſont repréſentés, & nous penſons peu aux Auteurs.

Il n'y a point de ſageſſe à punir les lâches par l'ignominie : car, s'ils s'en étoient ſouciés, ils ſe ſeroient bien donné de garde d'être lâches. La mort eſt le châtiment qui leur convient, parce que c'eſt celui qu'ils redoutent le plus.

Certaines gens, ſous prétexte de détruire les préjugés, ruinent les fondemens de la vertu, de l'honnêteté & de la Religion.

Dans un grand nombre de Républiques bien policées, on a eu ſoin de limiter les biens qu'il eſt permis de poſſéder, &, de pluſieurs raiſons qu'on en apporte, il y en a une à laquelle on ne fait point aſſez de réflexion : c'eſt qu'en bornant ce qui concerne l'intérêt propre, toutes les forces & l'attention qu'on a de reſte, peuvent être employées au bien public.

Il n'y a point de ſatyre plus injurieuſe contre nos Gens de Robe, que la prétention de nos Aſtrologues, qui veulent ſouvent juger du ſuccès d'un Procès par l'influence des Aſtres.

C'eſt une ſituation bien miſérable que

celle d'un homme qui vit continuellement *en suspens*. C'est la vie d'une araignée.

Vive quidem, pende tamen, improba dixit. Ovid. Métam.

Le systême Stoïque, d'éteindre nos desirs pour nous délivrer de nos besoins, ressemble à la résolution d'un homme qui se couperoit les jambes, lorsqu'il a besoin de souliers.

La raison pour laquelle on voit si peu de mariages heureux, c'est que les jeunes filles emploient tout leur tems à faire des filets, & qu'elles ne pensent point à faire de cages.

Si l'on y prenoit garde, en passant dans les rues, je suis persuadé qu'on apperce-

vroit les visages les plus gais dans les carosses de deuil.

Il n'y a que les misérables qui reconnoissent le pouvoir de la Fortune, car les personnes heureuses attribuent toujours leurs succès à leur prudence & à leur mérite.

La mauvaise compagnie ressemble à un chien, qui salit davantage ceux qu'il aime le plus.

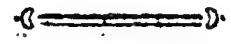
La censure est le tribut qu'un homme paie au public, pour être élevé par quelque endroit au-dessus des autres.

On accuse la plupart des hommes de ne pas connoître assez leur foiblesse; mais, il

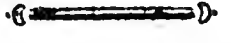
n'y en a pas moins, qui ne connoissent point assez leurs forces. Il en est des hommes comme d'une portion de terre, où il y a quelquefois une veine d'or qui n'est pas connue de celui à qui elle appartient.



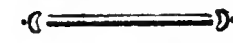
Jamais un homme sage n'a souhaité d'être plus jeune.



Il y a un point de vue pour les yeux de l'esprit, comme pour ceux du corps.

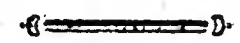


La plainte est le tribut le plus abondant qui soit offert au Ciel, & la partie la plus sincère de notre dévotion.



Il n'y a personne qui ne souhaite de vi-

vre long-tems, & personne ne souhaite d'être vieux.



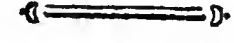
L'amour de la flatterie, dans la plupart des hommes, vient de la foible opinion qu'ils ont d'eux-mêmes; dans les femmes, c'est tout le contraire.



On dit, communément, que les Rois ont les mains longues: il seroit à souhaiter que leurs oreilles ne le fussent pas moins.



Les Vieillards & les Comètes ont toujours été respectés par les mêmes raisons; leur longue barbe, & la qualité de présager l'a-venir.



La plupart des Jeux, soit ceux des Hom-

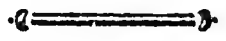
mes, ou des Enfans, ou des autres Animaux, ſont une imitation du Combat.



Si un homme m'avertit de me tenir à la diſtance où je dois être de lui, ma conſolation eſt qu'il ſe met à la même diſtance de moi.



Commun comme le menſonge eſt aujourd'hui, j'ai été fort ſouvent ſurpris de n'en avoir jamais entendu trois bons dans un ſi grand nombre de Compagnies où je me ſuis trouvé; même de ceux qui ſont les plus renommés dans ce genre.



Un homme délicat, eſt un homme qui a toujours de ſales idées.



Lorſqu'un homme eſt fait *Pair ſpirituel*, il perd ſon ſurnom. Lorſqu'il eſt créé *Pair temporel*, il perd ſon nom de Chrétien.

Morale de bon uſage, par feu M. l'Abbé Prévôt. (1)

LE plaiſir eſt un ſentiment pour lequel nous avons tant d'ardeur, qu'il ne faut que la mode pour faire prendre ce nom à la première choſe qui ſe préſente ; le deſir de l'imitation nous la fera auſſi-tôt pourſuivre, juſqu'à ce que la force de l'habitude nous la faſſe trouver agréable.

Le premier hiver que Farinelli parut ſur le Théâtre de Londres, il n'y eut point une

(1) Ce Morceau eſt tiré de ſon Journal, intitulé le Pour & Contre, qui a fini en 1744.

femme de Marchand, depuis *Charing Groſſ*, juſqu'à *Ludgxate Hill*, qui ne courût à l'Opéra, pour admirer la Muſique dont leur goût étoit peu touché, pour prêter l'oreille à des paroles qu'elles n'entendoientpas. Mais l'envie de paroître amuſé de ce qui faiſoit le divertiſſement de la Cour, avoit pris tant d'aſcendant ſur tout le monde, que, ſans aucun goût réel pour l'Opéra, on n'auroit point été à ſon aiſe, ſi l'on n'y avoit été paſſer du moins une ſoirée chaque ſemaine. Enfin, grâces au même pouvoir de la Mode, qui avoit introduit ce ridicule paſſe-tems, il n'eſt plus beſoin d'aller ſe mortifier à l'Opéra pour ſe faire la réputation d'aimer le plaiſir, ou pour ſe perſuader à ſoi-même qu'on en prend à ce qui en paroît cauſer aux autres. Ce goût étranger a perdu toute ſa vigueur. Une Dame peut confeſſer, à préſent, qu'elle préfère une bonne Comédie Angloiſe, à l'Opéra Italien, ſans craindre de paſſer pour ridicule aux yeux de ſes voiſines.

Comme nous ſommes faits de manière

que ce qui prend tant d'empire ſur nous par la force de l'imagination & du caprice, nous entraîne beaucoup plus loin que les goûts du vrai plaiſir pour lequel nous ſommes faits par la nature, il ſemble que les perſonnes de diſtinction & les jolies femmes, de qui les modes & les goûts arbitraires tirent ordinairement leur naiſſance & toute leur force, devroient être un peu plus attentives à n'en pas introduire qui ſoient contraires à la vertu. S'il eſt une fois permis aux hommes, pour ſatisfaire leur avarice ou leur ambition, & aux femmes, pour flatter leur vanité & leur molleſſe, de recevoir ou de créer des modes pernicieuſes à la morale & au bon ſens, le poiſon ſe répandra ſi généralement, & produira des effets ſi étendus, qu'il ne faut eſpérer aucun remède à cette gangrene de la Société.

Mais, pour faire connoître ouvertement ce qu'on doit craindre des nouveaux goûts de plaiſir, & quelle influence ils ont ſur la conduite & ſur les mœurs, il ſuffit de rapporter l'exemple ſuivant.

Miss B... avoit quinze ans, lorsque sa Mère l'avoit amenée à Londres, dans l'espérance qu'une éducation un peu distinguée, jointe aux charmes qu'elle avoit reçus de la nature, suppléeroient pour son établissement, au défaut des biens de la fortune. La retraite où elle avoit vécu pendant deux ans, qui furent employés à lui faire acquérir toutes les perfections de son sexe, avoit empêché qu'elle n'eût été connue dans le monde, jusqu'au troisième hiver, qu'elle commença à se montrer en public, & qu'elle devint tout-à-la-fois l'idole des hommes & l'objet de l'envie des femmes. La vivacité naturelle de son imagination, accompagnée d'une simplicité charmante, la rendoit aussi aimable à ceux qui jouissoient de son entretien, que l'éclat de son visage & la beauté de sa taille la faisoient trouver admirable à ceux qui ne faisoient que la voir.

Avec quel plaisir sa Mère ne lui voyoit-elle pas surpasser ainsi ses plus tendres souhaits? Elle se flattoit déjà qu'il n'y auroit

qu'à choisir pour elle entre tous les partis de la Ville. Un bien médiocre n'étoit pas une proposition qui pût être écoutée ; & la plus grande fortune, sans titre, n'auroit pas été digne non plus d'être acceptée.

Il n'y avoit plus d'assemblée publique où Miss B... ne parût. Parloit-on d'un Bal ? Elle y étoit invitée la première. D'un Concert ? D'un Opéra? On étoit sûr de l'y trouver. Elle étoit aussi assidue à la promenade du Parc qu'à l'Eglise. Dans quelque lieu qu'elle se montrât, elle s'attiroit les regards de toute l'assemblée. Entre les jeunes gens, c'étoit une règle de lui faire des politesses pour s'acquérir une réputation de galanterie, comme c'étoit une nécessité de s'attacher à elle, & de suivre des impressions dont on ne pouvoit se défendre.

L'un des plus empressés, fut le jeune Lord. M... Comme il avoit peu de biens, il ne se flatta point que sa qualité fût une raison de s'attendre à des préférences ; mais, se trouvant néanmoins enflammé d'une violente passion, il résolut de se satisfaire à

toutes ſortes de prix. Une figure brillante, de l'agrément dans l'eſprit & dans les manières, une réputation déjà faite par cent aventures, qui l'avoient mis en honneur parmi les femmes; enfin, tout le mérite qui fait exceller dans la galanterie, lui attira bientôt des diſtinctions, qui déſeſpérèrent ſes rivaux. Flatté de ce qui pouvoit les écarter, il ne déguiſoit ſes progrès qu'à ſa mère; & il crut ſa victoire certaine, lorſqu'il la vit auſſi empreſſée que lui à favoriſer ce déguiſement. Je paſſe ſur mille circonſtances où l'adreſſe eut autant de part que l'amour. On étoit à Londres dans la fureur des aſſemblées de *Vaux Hall*, qui ont ſuccédé à l'Opéra Italien, & qui venoient de la même ſource. Un grand Jardin, orné de bois, & de tout ce qui étoit propre à favoriſer les plaiſirs, ſervoit de rendez-vous pendant la nuit, à la Cour & à la Ville. Les danſes & les feſtins y étoient multipliés à chaque pas, à la lumière d'une prodigieuſe quantité de flambeaux, & au bruit de toutes ſortes d'inſtrumens. C'étoit manquer de

goût & comme renoncer au monde, que de n'avoir pas été, du moins une fois, au *Ridotto* de Vaux Hall. Miſſ B... étoit plus faite qu'une autre pour y paroître avec éclat, & ſa mère ne penſoit point à la priver de cette ſatisfaction. Cependant, comme il y avoit des bienſéances à garder dans un lieu qui devenoit plus célèbre de jour en jour, par bien des aventures, on écarta de cette partie tous les gens d'un âge ſuſpect. Elle ſe fit avec des Barbons. Qui n'auroit pas cru que c'étoit ſe mettre au-deſſus de toutes les craintes, & parer à tous les ſoupçons ?

En effet, on ne s'apperçut de rien qui fût capable de choquer des yeux délicats. Mais, le jeune Lord ne put ignorer qu'on devoit être à Vaux Hall. Il y avoit un bois, &, dans ce bois, des allées plus ſombres que d'autres, des promenades couvertes, qui ne pouvoient être ſi bien éclairées. Il s'y rendit, pour avoir le ſeul plaiſir de voir de loin Miſſ B..., car il ne vouloit point s'approcher, malgré elle & ſa mère.

Cependant, il trouva le moyen de lui

faire dire qu'il n'étoit qu'à deux pas d'elle ; & qu'il ne pouvoit être si près sans lui parler un instant. Il se fit voir en même-tems au bout d'une allée, & ce, avec tant de sagesse & de discrétion, qu'elle fut la seule de sa compagnie qui l'apperçut. Comment refuser de lui dire deux mots ? mais deux mots seulement, car on ne pouvoit s'en permettre davantage. Un prétexte naît tout-d'un-coup, & les allées sombres en fournissoient pour mille besoins. Il est certain que Miss. B... ne fut absente qu'un moment. Cependant, avant la fin de la saison, sa mère s'est trouvée forcée de retourner avec elle en Province. On a compté neuf ou dix mois depuis la nuit du Ridotto, jusqu'à leur retour à Londres. Dans quel lieu du monde la médisance n'est-elle pas accoutumée à tout empoisonner ? On a chagriné Miss B... par tant de mauvais discours & de bruits injurieux à sa réputation, que, pour les faire finir, elle a pris le parti d'épouser un vieux Marchand, qui s'est trouvé heureusement disposé à compter pour rien la médisance.

Ceux qui ſavent la vérité de l'aventure, ont trouvé Miſſ B... fort heureuſe qu'il y ait des gens de ce caractère-là dans le monde, & qu'elle l'auroit été beaucoup plus encore, de ne pas donner dans le goût du Ridotto.

Réflexions Hiſtoriques ſur les Spectacles, par feu M. l'Abbé Prévôt. (1)

Il faut, ſuivant la Réflexion de l'Abbé d'Aubignac, que les Spectacles ſoient de quelque importance au Gouvernement des Etats, puiſque la philoſophie des Grecs & la majeſté des Romains ſe ſont également appliquées à les rendre éclatans & vénérables. Ils les rendirent vénérables en les conſacrant toujours à quelqu'un de leurs Dieux, & en les mettant ſous la direction de leurs

(1) Ce morceau eſt tiré de la même ſource que le précédent.

premiers Magiſtrats. Ils n'épargnèrent rien pour leur donner de l'éclat, en tirant le fond de la dépenſe du Tréſor public, & de la bourſe des Magiſtrats qui s'efforçoient de ſe diſtinguer par leur magnificence, & de ſignaler ainſi leur adminiſtration. Souvent même les Grands donnoient gratuitement des Spectacles au Peuple, pour ſe concilier ſon affection.

Les Grecs portèrent cet uſage dans toutes les parties de l'Aſie, & les Romains le répandirent dans l'Afrique & dans l'Europe. Le Théâtre de Sardis dans l'Aſie mineure, celui de Carthage en Afrique, ceux de Douay, de Nıſmes & d'Autun dans les Gaules, celui de Dorſetſhire en Angleterre, en ſont des témoignages encore ſubſiſtans, quoiqu'il n'en reſte que les ruines. Lorſque le grand Conſtantin tranſporta le ſiège de l'Empire à Bizance, il y fit paſſer auſſi les jeux du Cirque & du Théâtre.

Cependant, comme ſi l'homme imprimoit le caractère de ſa mortalité à tous les Ouvrages qui ſortent de ſa main, la plupart

de ces ſuperbes Monumens, ces Cirques, ces Théâtres, ces Amphithéâtres, qui ſembloient bâtis pour ſubſiſter ſans fin, ont trouvé leur ruine en vieilliſſant, & tout ce qui en reſte eſt la connoiſſance de leur figure dans quelques vieux Bâtimens. Mais, il ne faut pas tout attribuer non plus au pouvoir du tems, & à la fragilité des choſes humaines. La raiſon a contribué à la ruine d'une partie des Spectacles anciens. Les Combats *à outrance* d'Homme à Homme, & des Hommes contre les Bêtes farouches, ne ſont point venus jufqu'à nous, parce qu'ils étoient contraires à l'humanité, que l'Evangile a conſervée comme le fondement de la charité Chrétienne. Cette même conſidération fit ceſſer les Naumachies, où l'on voyoit des Batailles navales de quinze à vingt mille Hommes. D'ailleurs, la dépenſe en étoit ſi grande, que l'Empire Romain en étoit ſeul capable; car, ce qui nous reſte dans les petits combats qui ſe font ſur l'eau en pluſieurs endroits du Royaume, en eſt une image bien indigne. Les courſes de

chariots & les autres jeux du cirque ont été abandonnés, comme inutiles. Les courſes de Bagues & les Combats à la Barrière, qui leur avoient ſuccédé, ſe ſont perdus inſenſiblement par la même raiſon; la Lance n'eſt plus en uſage à la Guerre, non plus que les chariots. Il ſe fait encore des combats d'Hommes & de Bêtes, des courſes, &c. en Eſpagne & en Angletere; mais, ces exercices ne méritent aujourd'hui que le nom de Bouffonneries, & ne peuvent être comparés ſérieuſement à ceux de l'antiquité.

Le Javelot n'étant plus d'aucun uſage, on a renoncé à s'en faire un amuſement dans les Spectacles, depuis qu'il ne ſert plus d'arme à la Guerre. Le Diſque, ou le Palet, eſt un Jeu ſans art & ſans honneur, qui eſt abandonné aux enfans & aux valets. L'Eſcrime des poings, ou le combat au Ceſte, nous a paru peu convenable à une Nation polie, & ſeroit effectivement une mauvaiſe galanterie pour la Cour de France.

Le Jeu de Paume, ou la *Sphæromachie*,

n'a rien conservé de son ancienne méthode ni de son ancienne gloire. A l'égard des Athletes & des Lutteurs, ils se sont retranchés dans quelques Provinces, parce que la bienséance étoit blessée de voir, non seulement des Hommes, mais aussi des Femmes toutes nues, faire un Spectacle de leur force & de leur beauté. Et, dans les lieux où la Lutte s'est conservée, on ne reçoit plus les Femmes. Ce n'est plus qu'un exercice grossier, pour lequel il n'est plus question de mener une vie particulière, & où les Palmes, les Couronnes, les suffrages publics ne sont plus capables de piquer l'ambition.

Il est est de même de ces fameux combats d'Amphithéâtre, où l'on amenoit des extrêmités de la Terre toutes sortes de Bêtes farouches, pour les faire égorger les unes par les autres. Ce qui reste de cet usage en France, en Angleterre, en Italie, &c. est indigne de l'attention des honnêtes gens.

Les Feux de joie ont eu une meilleure destinée. S'ils n'ont pas gardé l'ordre ni l'artifice qu'ils avoient parmi les anciens, ils

ont

ont peut-être acquis plus de magnificence dans l'Italie moderne ; & Paris vient d'en donner quelques exemples qui surpassent l'idée qu'on peut prendre de ces sortes de Fêtes, dans Plutarque & dans Athénée. Les Ballets se sont aussi conservés avec assez d'éclat, quoique notre manière de danser n'ait presque rien de commun avec celle des Grecs & des Romains. Ceux qu'on a vus à l'Opera depuis plus d'un siècle, sont fort supérieurs sans doute à tout ce qu'on en trouve dans les Mémoires de l'Antiquité.

Pour le Théâtre, il a été long-tems aussi malheureux que le Cirque. L'Art de composer les Poëmes Dramatiques & de les représenter, semble avoir eu, pendant une longue suite de siècles, le même sort que ces superbes édifices, où les anciens les ont tant de fois admirés. Quand on l'a relevé dans le dernier siècle, les Pièces étoient sans art, les vers sans politesse, les Acteurs sans intelligence, les représentations grossières, & les ornemens ridicules. L'ignorance & le mauvais goût alloient jusqu'à n'avoir qu'une

Toile peinte pour couvrir les perſonnages qui devoient diſparoître, & l'on tenoit pour abſens ceux qui ne ſe mettoient point en état de parler. Enfin, la ſcène Dramatique a repris une nouvelle face, &, ſi nous ne pouvons point encore nous glorifier d'avoir égalé la magnificence des anciens dans les repréſentations, nous ne devons point craindre de nous attribuer une véritable ſupériorité ſur eux, par l'excellence d'un grand nombre de nos Ouvrages de Théâtre.

J'ai voulu faire entendre, en nommant Monſieur l'Abbé d'Aubignac, que je n'étois pas auſſi perſuadé que lui de l'*importance dont les Spectacles ſont pour le gouvernement des Etats*, & voici quelques-unes de mes raiſons. Plutarque & d'autres anciens s'accordent à penſer qu'une des principales cauſes de la corruption & de la décadence des Athéniens, fut leur paſſion exceſſive pour les repréſentations du Théâtre. On trouve dans la Préface de Monſieur de Tourreil, par quels degrés ils tombèrent de leur ancienne gloire. Ce n'étoit plus, dit cet

Ecrivain, ce même Peuple, qui, étant ménacé d'une Invaſion de Barbares, mit ſes propres Maiſons en pièces, pour employer les débris à conſtruire des Vaiſſeaux, & dont les femmes lapidèrent celui qui leur propoſa d'appaiſer le Grand Monarque par un tribut ou un hommage. Inſenſiblement les Athéniens avoient conçu une averſion inſurmontable pour le travail & le danger. La fatigue leur parut indigne d'un Peuple libre, &, lorſqu'ils ſe virent délivrés de leurs ennemis, ils ne penſèrent qu'à prodiguer pour leur amuſement ces mêmes richeſſes, qu'ils auroient bien mieux fait de tenir en réſerve pour de nouvelles occaſions de ſe défendre. Ce n'étoit plus que jeux & Spectacles, qu'on préféroit ouvertement aux exercices militaires. Les applaudiſſemens publics ne furent plus donnés aux Généraux, mais aux ſeuls Comédiens. Un Spartiate, obſervant à Athénes la prodigieuſe dépenſe qu'on y faiſoit pour les Jeux, & l'air de gravité avec lequel le Magiſtrat même entroit dans ce ſoin, s'écria qu'il reſtoit bien peu de ſageſſe dans

une Ville où l'on faifoit une férieufe occupation de ces bagatelles.

Après tout, dit Plutarque, fi nous confidérons les meilleurs mêmes de ces Spectacles, qui étoient les Tragédies, de quel avantage étoient-ils pour la Nation ? *Thémiftocle* entoura la Ville d'excellens murs. *Pericles* l'embellit avec beaucoup de magnificence & de goût. *Miltiade* affura la liberté des Athéniens par fon courage. *Conon*, par la modération de fa conduite, leur acquit le gouvernement de toute la Grèce. Si les fages Poëfies d'Euripide, le fublime langage de Sophocle, & l'efprit d'Efchyle, leur ont procuré les mêmes avantages, je confens, ajoute Plutarque, que les Pièces Dramatiques foient comptées au nombre des Trophées de la République.

Cependant, s'il le faut dire fans prévention, ce n'eft point précifement par leur nature, mais par les circonftances dont les Spectacles furent accompagnés chez les Romains & les Athéniens qu'ils devinrent pernicieux à ces deux célèbres Nations. L'indulgence

avec laquelle on ſupportoit le déſordre des mœurs dans les Acteurs & les Actrices qui s'étoient une fois acquis la faveur du Public, fut ſans contredit ce qui accrédita le vice dans Rome & dans Athénes. Nommer le vice en général, c'eſt déſigner aſſez particulièrement la luxure, qui a toujours été la peſte des plus puiſſans États.

Sævior armis
Luxuria incubuit, victumque ulciſcitur orbem.

Si l'on regarde ce reproche de Juvénal comme une déclamation outrée, on trouvera le même langage dans les plus graves Hiſtoriens. *Aſiatica luxuria*, dit Tacite, *omni pejor hoſte irrepſit.*

Machiavel attribue la ruine des Romains à leur paſſion pour les plaiſirs des ſens, & ne balance point à regarder les Spectacles comme la principale ſource de cette corruption. C'eſt uniquement la ſeconde partie de cette aſſertion qui demande d'être prouvée, car la première ne ſouffre aucun doute.

Lorſque Cyrus le Grand demandoit à

ſon Conſeil quelle étoit la meilleure Méthode pour contenir une Nation vaincue ſous le joug, un de ſes Conſeillers lui répondit qu'il n'étoit queſtion que d'y maintenir un bon corps de Troupes. Non, interrompit un autre ; qu'on en éloigne au contraire tous les exercices de la Guerre, & qu'on y envoie des troupes de Danſeurs & de Chanteurs. Qu'on faſſe élever leur jeuneſſe au milieu des ſpectacles & des plaiſirs. Vous n'aurez pas beſoin de ſoldats pour les forcer au repos & à la ſoumiſſion. La molleſſe ſera un frein plus fort que les armes.

Tacite rapporte que la Méthode de *Trebellius Maximus* & d'*Agricola* pour établir les Romains en Angleterre, fut d'engager les Bretons à imiter la magnificence Romaine dans leurs Galeries, leurs Bains, leurs Banquets, & dans toutes les ſortes d'amuſemens & de plaiſirs, auxquels ils donnoient fauſſement le nom de politeſſe & d'humanité. Un Anglois qui a fait des diſſertations fort eſtimées ſur cet Hiſtorien,

remarque que cet uſage communiqué depuis ſi long-tems à ſa Patrie, a bien répondu aux intentions de ceux qui l'ont introduit : « De degrés en degrés, dit-il, » nous ſommes parvenus à l'emporter ſur » la corruption de Rome, & nous pouvons » dire, avec Juvenal, *Nil erit ulterius*, » &c. la poſtérité ne peut rien ajouter à no» tre diſſolution, & ce qu'elle peut faire » de pis eſt de nous imiter. Nous avons un » Juvenal, ajoute-t-il, qui a dépeint nos » vices avec beaucoup de force ; &, ce » qui prouve que nous ſommes en effet au » comble, c'eſt que ces deſcriptions mêmes » ſont ſi éloignées de nous couvrir de » honte, qu'elles ne ſervent qu'à nous faire » rire. Je laiſſe à juger néanmoins, pour» ſuit-il, ſi ce ſont des portraits fort riſi» bles. 1°. Que celui d'une Matrone qui » tire de ſon doigt un joyau précieux, peut» être qu'elle a reçu pour gage de l'amour » & de la foi de ſon mari, & qui le préſente » à un Chanteur eunuque dans le tranſport » de ſon raviſſement ; 2°. celui d'une Mère

» de famille, qui met un Billet de Ban-
» que dans une Boëte d'or, & qui, sans se
» souvenir qu'elle a un Mari & des enfans
» à qui elle doit compte de son bien, &c.

Avis aux Grands Parleurs, extraits d'un Traité de Plutarque, sur le même sujet.

L'ART de parler est la première connoissance que l'on donne aux enfans : avant que de leur apprendre à parler, il faudroit, à mon avis, leur apprendre à se taire. Ce seroit sans contredit, une excellente éducation. Un jour que le célèbre Antigonus étoit seul dans sa tente avec son fils ; celui-ci lui demanda s'il ne songeoit point à prescrire une nouvelle *route à son armée, & à changer de camp : Eh ! quoi mon fils, lui répondit Antigonus, crains-tu de ne pas entendre le son de la Trompette ?* Le prudent Antigonus en faisant à son fils, au succes-

ſeur de ſa couronne, un ſecret de ſes projets, lui donnoit un très-grand exemple de diſcrétion & de prudence. Le brave Métellus ſe conduiſit avec autant de ſageſſe, à l'égard d'un des principaux Officiers de ſon armée, qui cherchoit à pénétrer *les ſecrets de ſon Général ; ſi je penſois, dit Métellus, que ma tunique ſût quelque choſe de ce que je médite, je me dépouillerois à l'inſtant même, & je la jetterois au feu.*

Le Général Eumene, averti que Cratere guerrier célèbre & redouté, s'avançoit à la tête d'une formidable armée, cacha cette nouvelle, & fit répandre dans ſon camp, que c'étoit Néoptoleme, guerrier ſans expérience, & généralement méſeſtimé, qu'on auroit à combattre. Raſſurés par cette nouvelle & pleins de confiance, les Soldats d'Eumene marchèrent au combat, & remportèrent une victoire éclatante ſur Cratere, qui, vraiſemblablement eût eu tout l'avantage, ſi l'armée d'Eumene n'eût cru combattre contre Néoptoleme.

Cet exemple & mille autres encore plus

frappans, prouvent jusqu'à quel point la gloire des Etats, la sûreté des Peuples & le succès des événemens dépendent du silence. La réputation, la fortune & le bonheur des particuliers en dépendent presque toujours aussi. On entend chaque jour des gens se plaindre amérement de la perfidie de ceux qui, trahissant leur confiance, ont divulgué des secrets importans. Ces plaintes sont injustes, elles sont insensées; car enfin, vous qui vous plaignez de l'indiscrétion de votre ami, de quel droit lui reprocherez-vous de n'avoir pu taire un secret que vous n'avez pas eu vous-même la force de garder? Si vous ne vouliez pas que ce secret fût développé, pourquoi l'avez-vous confié? Si cet homme que vous nommez perfide, indiscret, imprudent, n'a pas eu plus de force que vous, pourquoi l'accusez-vous? S'il aime à parler, comme vous, n'est-il pas naturel que, pour se satisfaire, il vous trahisse & vous perde? A-t-il plus de discrétion, de force & de prudence que vous n'en avez eu! Dans ce cas, il n'abu-

ſera point de votre confiance, & vous aurez plus de bonheur que vous n'en méritez ; car, c'eſt aſſurément être heureux que de trouver quelqu'un qui nous ſoit plus attaché que nous ne le ſommes à nous-mêmes. Mais, dites-vous, c'étoit le plus ancien, le plus cher, le plus eſtimé de mes amis. Eh! pourquoi n'auroit-il pas, à ſon tour, un ami pour lequel il n'a rien de caché.

Pourquoi n'auroit-il pas pour cet ami, la même confiance que vous avez eue en lui? Vous lui dites vos ſecrets, & il va les verſer dans le ſein de ſon ami, qui en a pluſieurs autres : ne faut-il pas que votre ſecret circule entre tous ces amis, & que, par conſéquent, il devienne public ?

Je regarde un indiſcret comme un traître volontaire, qui ne demande ni loyer ni récompenſe, & qui n'attend pas même qu'on le ſollicite ; il va de lui-même ſe préſenter, non pour indiquer à l'ennemi l'endroit foible d'un mur, ou pour lui faciliter les moyens d'entrer dans une ville & de la ſaccager ; mais pour révéler des ſecrets que

perſonne ne le prie de découvrir, ou pour ſemer les haines, les diviſions, le feu de la diſcorde, ſans que perſonne le remercie, ſans qu'il s'attende même à des remerciemens; car tel eſt ce lâche caractère, qu'il croit même avoir des obligations à ceux qui veulent bien avoir la patience de l'écouter. Un prodigue qui répand ſans meſure des dons & des bienfaits, ne mérite point qu'on lui tienne compte des préſens qu'on en reçoit: tu n'es pas libéral, peut-on lui dire; c'eſt par prodigalité que tu jettes ton or; c'eſt un vice, auquel tu prends plaiſir à t'abandonner, & tu te paies toi-même par tes mains, toutes les fois que tu diſſipes ta fortune & tes poſſeſſions. On peut parler de même au babillard: tu n'es point mon ami, parce que tu viens me confier des ſecrets, que tu dévoileras à mille autres qu'à moi: tu aimes à parler, & tu veux qu'on t'écoute: je t'écoute: tu parles, & te voilà récompenſé.

Toutefois il n'y a point de vice que la philoſophie ne parvienne à guérir. Le pre-

mier remède dont elle conseille l'usage aux grands Parleurs, c'est de réfléchir souvent aux malheurs, aux dangers, à l'infamie même à laquelle l'inconsidération a exposé tant d'indiscrets. La seconde méthode que devroient se prescrire les babillards, est, à la vérité, plus pénible, mais aussi d'un plus infaillible succès: c'est de s'exercer au silence, d'apprendre à écouter les autres, de n'interrompre personne; &, dans le moment même où leur langue entrera en convulsion, de songer, avant d'ouvrir la bouche, à la beauté, à la grandeur, à la majesté même, & à la sainteté du silence: enfin, de n'oublier jamais qu'on estime, qu'on aime & qu'on respecte beaucoup plus les personnnes qui parlent à propos, sans détour, & laconiquement, que ces causeurs impitoyables, qui babillent sans cesse. Platon avoit raison de comparer les premiers à ces soldats adroits & vigoureux, qui lancent avec autant de roideur que de justesse, leur dard au milieu de l'objet qu'ils se sont proposés de frapper, sans donner ni à droite,

ni à gauche, ni au-dessus, ni au-dessous. Tels étoient les Lacédémoniens, sans verbiage, sans superfluité; car Licurgue avoit expressément ordonné qu'on exerçât les Spartiates, dès leur plus tendre enfance, à ne parler que peu, & toujours d'une manière forte, véhémente, énergique, & à garder un rigide silence, toutes les fois qu'ils ne pourroient pas s'exprimer avec précision ou d'une manière toute sententieuse.

Ce seroit encore un excellent remède contre le desir trop pressant de parler, que de s'accoutumer, quand on est dans une assemblée, à garder le silence, jusqu'à ce que l'on voie la taciturnité gagner de proche en proche, tous ceux qui composent le cercle, & sur tout, d'avoir soin de ne répondre à aucune des questions que l'on adresse à quelqu'autre que soi. Il n'en est point, en effet, de la conversation, comme des jeux du Cirque, où celui qui devance les autres, gagne le prix de la course. C'est au contraire, d'une manière toute opposée que l'on doit se conduire dans la société où, lorsque quel-

qu'un a parlé, il suffit d'approuver ses réflexions ou ses récits. Rien ne me paroît, sur-tout plus incivil & plus grossier, que de prendre la parole pour quelqu'autre qu'on interroge : suivant moi, c'est faire injure à deux en même tems; à celui qui doit répondre, & qu'on paroît regarder comme un homme ignorant & incapable de parler; & à celui qu'on interroge, & auquel on paroît reprocher sa mal-adresse, de ne savoir seulement pas où il pourra trouver ce qu'il cherche. Cette précipitation à répondre, quand on n'est point interrogé, décèle beaucoup d'arrogance: c'est, à-peu-près, comme si l'on disoit à celui qui interroge: vous vous adressez mal : vous n'aurez aucun éclaircissement de ceux à qui vous proposez vos doutes: où je suis, on ne doit faire des demandes qu'à moi, parce que je suis le seul en état de décider toutes sortes de questions. Il est une autre observation qu'il importe beaucoup aux babillards de faire; c'est que la plupart de ceux qui leur font des questions, n'ont communément

d'autre but que celui de provoquer leur bavardage. Ainſi le ſigne de la réſipiſcence prochaine d'un grand Parleur, eſt lorſqu'il peut prendre ſur ſoi de laiſſer un intervalle de ſilence entre la demande & la réponſe : un ſymptôme plus infaillible encore eſt, lorſque ſa réponſe eſt préciſe, laconique, ſans détours, ſans ambiguité. Dès-lors, il ne faut plus douter de la converſion du babillard : ce fut ainſi que Socrate s'habitua à domter des beſoins beaucoup plus preſſans que ne peut l'être le deſir de parler; car on ſait qu'il étoit parvenu juſqu'à ſoumettre à l'empire de la raiſon & la ſoif & la faim : quand, après s'être long-tems échauffé à la lutte ou à la courſe, il ſe ſentoit brûlant & dévoré de ſoif, il ne ſe permettoit de boire, qu'après avoir répandu le premier vaſe d'eau qu'il avoit lentement puiſé dans la rivière.

J'exhorterois auſſi le babillard qui deſire de ſe corriger, à fuir ſur toutes choſes les propos qui lui plaiſent le plus, & les ſujets ſur leſquels ſa langue s'eſt accoutumé à exer-

cer ſa volubilité. Tels ſont ces vieux Militaires, qui recommencent ſans ceſſe l'ennuyeuſe narration des batailles où il ſe ſont trouvés, & des ſièges qu'ils ont ſoutenus ; inſipides héros de l'Hiſtoire Militaire de toutes les campagnes qui ont rempli leur vie. Tels ſont encore ces Plaideurs, qui fatiguent perpétuellement du récit faſtidieux de leurs procès & de toutes les chicanes qu'ils ont eſſuyées juſqu'après l'exécution de l'arrêt qu'ils ont obtenu. En un mot, tels ſont tous ces bavards, qui préfèrent ſur-tout de parler de leur profeſſion, ou des ſciences qu'ils ſe flattent de poſſéder le mieux. Ainſi, celui qui a paſſé ou perdu ſa jeuneſſe à lire, parle ſans ceſſe de faits hiſtoriques ou de littérature ; le Grammairien de ſyntaxe, d'Aoriſtes, des règles de grammaire ; le Voyageur de nations étrangères, d'aventures fabuleuſes, de coutumes bizarres, d'uſages monſtrueux. Voyez l'un de ces babillards entrer dans une aſſemblée, où très-certainement on ne l'attendoit pas : voyez-le ſe mêler dans l'entretien, &, par les ré-

flexions les plus absurdes, par les plus maladroites transitions, obliger ceux qu'il interrompt, d'en venir, malgré eux, au sujet sur lequel il veut absolument disserter, ou plutôt, répéter ce qu'il dit hier, ce qu'il disoit il y a deux jours, ce qu'il a dit toute sa vie. Quelqu'un peu curieux de l'entendre, reprend-il la conversation, l'importun ne l'écoute point, &, parlant d'un ton plus haut, le contraint de se taire, tout au moins, jusqu'à ce qu'il ait achevé le récit de ses ennuyeux contes. J'ai connu dans la Béotie un homme de ce caractère : ignorant & grand Parleur, il lui étoit autrefois arrivé de lire trois premiers livres de l'Histoire d'Ephore, & depuis, il ne discontinuoit point de placer à tout propos les faits racontés dans ces livres; ensorte que, dans quelque assemblée & dans quelque circonstance qu'il se trouvât, à table, au théâtre ou aux bains, il falloit, malgré soi, entendre de sa bouche le récit de la bataille de Leuctres & des terribles suites qu'eût ce combat.

Je voudrois que les babillards de cette

eſpèce s'accoutumaſſent, lorſqu'ils ſe ſentènt tourmentés par leur manie, à écrire une partie de ce qu'ils auroient à dire, s'ils cédoient à leut intempérance. C'étoit ainſi qu'en uſoit le ſtoïque Antipater, qui, n'oſant pas diſputer contre Carnéade, prenoit le parti de répondre par écrit; mais ſes réponſes étoient d'une telle prolixité, que les volumes ſe multiplioient ſous ſa plume, ce qui lui fit donner le ſur-nom de *Calamoboas*, ou le Babillard par écrit. Je crois pourtant que cette habitude d'écrire, au lieu de parler, ralentiroit peu-à-peu la pétulance de la langue, à-peu-près comme les chiens qui ont épuiſé leur colère ſur les pierres qu'on leur a jetées, ſont enſuite plus doux & plus traitables. Il ſeroit bon, ſur-tout, que les grands Parleurs ſe fiſſent une loi de ne fréquenter que des vieillards reſpectables, ou les citoyens du premier rang, parce que l'âge des uns & l'autorité des autres, leur en impoſeroient & les engageroient à ſe taire, ou du moins à ne parler qu'à propos. Cette méthode les conduiroit auſi à ſe dire à eux-

mêmes, toutes les fois qu'il leur prendroit envie de parler : *Qu'eſt-ce que je vais dire ? Qui me preſſe de parler ? Ce que j'ai tant d'impatience de raconter, eſt-il bien intéreſſant, eſt il utile à moi ou à quelque autre ? Ne ferois je pas mieux de garder un modeſte ſilence ?* Or, ce ſeroit communément à ce dernier parti qu'ils s'arrêteroient. Ils auroient bien raiſon ; car enfin, on ne parle que pour ſoi, quand on a beſoin de s'inſtruire : pour les autres, quand on s'eſt aſſuré que ce qu'on a à dire pourra leur être utile, ou pour ſe diſtraire de ſes occupations & s'amuſer les uns les autres par les douceurs d'un agréable entretien. Mais, ſi le propos n'eſt avantageux ni à celui qui le tient, ni à celui qui l'écoute ; s'il n'eſt ni agréable, ni intéreſſant, ni neuf, le ſilence ne vaut-il pas mille fois davantage ! Terminons ces obſervations par une maxime qu'il eſt très-important de ne pas oublier : *On ſe repent ſouvent d'avoir parlé ; jamais on ne s'eſt repenti d'avoir gardé le ſilence, lorſqu'on pouvoit s'empêcher de le rompre.*

Obſervations ſur la Politeſſe, par le Comte de Cheſterfield.

ON confond très-ſouvent, dans le langage ordinaire, l'idée d'homme honnête & civil, avec celle d'homme poli & bien élevé. Elles ſont cependant différentes. L'idée d'homme poli & bien élevé, emporte avec elle celle de l'homme honnête & civil ; mais cette dernière n'eſt point dans le même cas par rapport à la première. La civilité & l'honnêteté ont un prix & un mérite qui leur eſt propre ; la politeſſe & la bonne éducation ſervent à en rehauſſer l'éclat, & y ajoutent ſouvent beaucoup en y mettant ce qui leur eſt particulier.

Sacrifier ſon amour propre à celui des autres, c'eſt, ſelon moi, ce qui caractériſe l'homme honnête & civil : faire ce ſacrifice d'un air aiſé, naturel, rempli de grâce, c'eſt ce qui diſtingue l'homme poli & bien

quoiqu'il ſoit d'autant plus mépriſé par ceux qui penſent, qu'il eſt plus admiré & reſpecté par ceux qui ne penſent pas.

On ne peut parvenir au plus haut degré de politeſſe, comme je l'ai déjà inſinué, que par un grand uſage du monde, & la fréquentation des meilleures compagnies. C n'eſt point un objet de pure ſpéculation, ni une choſe dont on puiſſe donner une exacte définition, puiſqu'elle conſiſte dans une parfaite convenance de ſes actions, de ſes paroles, de ſes regards même, avec toutes les circonſtances où l'on peut ſe rencontrer, & ce nombre infini de ſituations qu'occaſionne la différence des tems, des lieux, des choſes & des perſonnes. C'eſt un mode & non une ſubſtance; car, ce qui eſt politeſſe à S. James, paſſeroit pour mocquerie & impertinence dans un village à quelque diſtance de ce beau quartier de la capitale, & la civilité d'un habitant de ce village pourroit etre priſe à la Cour pour brutalité.

Un pédant iſolé du reſte des hommes pourra bien ſe former de juſtes idées de la

civilité; mais, si, dans la poussière de son cabinet, il prétend bâtir un système spéculatif sur la politesse, il ne paroîtra guère moins ridicule qu'un de ses pareils, qui vouloit jadis donner des leçons à Annibal sur l'état militaire. Aussi les plus ridicules & les plus mal-adroits de tous les hommes, sont les Moines & les Religieux de tous les Ordres & de toutes les Sectes, qui ont appris par théorie la politesse & le savoir vivre.

La politesse, semblable en cela à la charité, ne couvre pas seulement une multitude de péchés & de fautes, elle supplée même, jusqu'à un certain point, au manque de quelques vertus. Dans le cours ordinaire de la vie, elle tient lieu de la bonté du cœur; souvent même elle fait ce que celle-ci ne feroit pas; elle fait suivre aux sots & aux gens d'esprits ces bienséances; que ces derniers ne sont que trop capables de violer, & que les premiers n'ont jamais connues.

La Cour est le siège de la politesse & du savoir

ſavoir vivre; elle doit l'être néceſſairement: ſans cela, elle ſeroit le ſiège de la violence & du déſordre. C'eſt-là que les paſſions ſont dans le plus haut degré de fermentation. Tous y pourſuivent ce qui ne peut être le partage que d'un petit nombre, & pluſieurs y aſpirent à ce dont un ſeul peut jouir. Les excès qui peuvent réſulter de-là, ne ſont réprimés que par la politeſſe. A la Cour, deux ennemis s'embraſſent, qui ſe perceroient le cœur. Un ſourire y ſert à cacher des larmes. On s'y fait des offres mutuelles de ſervices, tandis qu'on ne cherche qu'à ſe nuire. C'eſt à la Cour, que le ſerpent ſait le mieux prendre les apparences de la ſimple colombe. Tout cela, il eſt vrai, ſe fait aux dépens de la ſincérité; mais il ſuffit qu'il en réſulte un bien pour la Société en général.

Je ne voudrois cependant pas qu'on prît mal ma penſée, & qu'on s'imaginât que je recommande qu'on fît un uſage auſſi profane & auſſi criminel de la politeſſe, que de la faire ſervir d'inſtrument à la fourberie

& à la perfidie ; je veux ſeulement conclure de ce que j'ai dit ci-deſſus, combien le mérite de la politeſſe peut relever celui de la vertu & de la candeur, puiſqu'il eſt autant capable de diminuer la laideur & l'atrocité du menſonge & du vice.

L'amour & l'amitié produiſent néceſſairement & autoriſent avec raiſon la familiarité ; mais, alors même, il faut que la politeſſe en marque les bornes ; car il n'eſt pas rare de voir des exemples de paſſions & d'amitiés affoiblies, & même tout-à-fait détruites par une trop grande familiarité : une certaine retenue, une réſerve polie aſſure à cet égard notre plaiſir ſans le diminuer en rien.

La politeſſe fait auſſi l'ornement & le bien du commerce de la vie ; elle nous attache ; elle nous rend chers les uns aux autres ; &, en même-tems qu'elle nous aſſure & nous permet une liberté raiſonnable, elle met un frein à cette licence indécente dans les diſcours qui éloigne les honnêtes gens, ou qui les révolte contre

nous. Les grands talens illuſtrent un homme, un mérite éclatant le fait reſpecter, un profond ſavoir le fait eſtimer, la politeſſe ſeule lui gagne les cœurs.

Eſſai ſur la néceſſité d'écrire dans ſa propre Langue, traduit de l'Italien de M. le Comte Algarotti. (1)

C'EST à la réunion d'une foule de cauſes phyſiques & morales que les Anciens doivent les avantages qu'ils ont eus ſur nous en littérature, & ſur-tout dans l'éloquence & la poëſie : telle eſt au moins l'opinion

(1) Cet eſſai nous a été communiqué par un homme de lettres, qui a fait une étude particulière des Auteurs Italiens, & qui ſe propoſe de publier dans notre langue un choix des morceaux littéraires de M. le Comte Algarotti, en y comprenant le Newtonianiſme des Dames, auquel l'Auteur a fait des changemens conſidérables depuis la traduction publiée en 1739.

commune de la plupart des Savans qui attribuent à ce concours heureux la perfection à laquelle ces Arts ont été portés chez les peuples de l'antiquité. Ils n'étoient point obligés, comme nous, de se livrer à une multitude d'études différentes, ni de perdre un tems précieux à celle des langues étrangères, & cet avantage n'a pas peu contribué peut-être à leurs progrès.

Chez les Grecs, l'idiome savant n'étoit autre chose que l'idiome vulgaire; ils ignoroient ce que c'étoit qu'une langue morte, qu'on dût apprendre aux enfans avant celle de leur pays. Le mépris qu'ils avoient pour tous les peuples qui ne parloient pas le Grec, étoit sans doute un effet de leur orgueil; mais il devint en même-tems une des principales causes de leurs succès dans les lettres: lisant peu, ils pouvoient réfléchir beaucoup. Ils donnoient à l'étude des choses un tems qu'ils n'étoient pas forcés d'employer à remplir leur mémoire de mots. Ils pouvoient au moins le consacrer à étudier, à cultiver, à embellir leur propre

langue, & ce sont-là les premiers pas vers l'éloquence & la poësie.

Parmi les Romains, il est vrai, ceux qui voulurent se faire un nom dans les lettres & dans les sciences, furent obligés d'apprendre la langue des Grecs, devenus les maîtres de leurs vainqueurs. Mais, quoiqu'ils eussent sans cesse leurs livres entre les mains, quoiqu'ils en fissent le principal objet de leurs études, ils ne se piquoient cependant pas de composer en Grec: ils auroient dédaigné d'écrire dans une autre langue que cette langue victorieuse & souveraine, qui du haut du Capitole dictoit des Loix à l'univers.

Les Modernes, au contraire, sont forcés d'apprendre les différentes langues que parlent ou qu'écrivent les Nations, avec lesquelles ils ont des relations de commerce de littérature ou de politique, & qui ne le cèdent point les unes aux autres, ni pour l'esprit, ni pour la puissance. A cette étude, il faut qu'ils joignent celle des langues Grecques & Latines, qui sont regardées comme

la ſource & le tréſor de toutes nos connoiſſances : telles ſont les loix que nous impoſe une certaine néceſſité littéraire & politique qui réſulte de la conſtitution actuelle du monde.

De-là mille différences entre nous & les Anciens par rapport à la littérature. Leurs Auteurs n'écrivoient que dans leur propre langue : quelques-uns des nôtres préféreront d'écrire dans une langue étrangère, ou parce qu'ils la regardent comme plus harmonieuſe & plus noble, ou parce qu'elle eſt plus généralement entendue. D'ailleurs, ceux qui ſe conſacrent aux lettres & qui méritent réellement le titre de Littérateurs, ne veulent dépoſer leurs penſées que dans le ſanctuaire des langues mortes, qui ſont connues dans tous les pays, dont les loix ſont invariablement fixées par l'uſage & par l'autorité des bons Ecrivains, & qu'on peut regarder, en un mot, comme les langues communes de l'univers.

Ces raiſons peuvent paroître ſpécieuſes au commun des Littérateurs ; ils peuvent

imaginer qu'en écrivant dans une langue ſavante, ils placeront leurs noms à côté de ceux des grands maîtres de l'antiquité, & feront admirer plus univerſellement les reſſources de leur génie. Rien de plus mal conçu cependant que le projet d'écrire dans une autre langue que la ſienne. Chaque Nation a ſa manière propre de voir, de penſer, de ſentir : chaque peuple conçoit, ordonne, & exprime différemment ſes idées. Ainſi, le génie d'une langue eſt néceſſairement différent de celui de toutes les autres, parce qu'il eſt modifié tout-à-la-fois par mille cauſes différentes, telles que la nature du climat, le genre des études, la Religion, le Gouvernement, l'étendue du commerce, la grandeur de l'Empire, & toutes les autres cauſes enfin, dont la réunion forme l'eſprit & le caractère propre de chaque Nation. Elles concourent à établir une différence eſſentielle entre les langues, comme entre les Peuples : auſſi les Politiques regardent-ils comme naturellement ennemies les Nations qui ne parlent pas le même langage.

Le ſtyle des Orientaux, plein de métaphores, eſt auſſi chaud, auſſi brûlant que le climat qu'ils habitent. La langue Latine dans la bouche d'un Peuple de Soldats n'avoit ni cette harmonie ni cette douceur d'expreſſion qui caractériſe la langue Grecque; mais elle étoit plus hardie & plus conciſe. Horace compare l'une à un vin de Falerne, généreux & auſtère; l'autre, à un vin de Chio, qui réunit la vigueur à l'agrément. Notre langue eſt flexible, harmonieuſe, propre aux images. Une tournure libre & facile, une expreſſion noble diſtingue la langue Françoiſe. Toutes les deux portent l'empreinte du caractère des Nations qui les parlent: les Eſpagnols qui donnent des Loix à tant de vaſtes contrées, ont une élocution grave & majeſtueuſe. La langue Angloiſe s'eſt enrichie d'une foule d'expreſſions tirées du commerce, des ſciences abſtraites, & ſingulièrement de la Marine: libre comme le Peuple qui s'en ſert, elle ſe plie moins qu'aucune autre au joug importun & tyrannique de la grammaire.

Pour qu'un Auteur pût écrire avec ſuccès dans une langue étrangère, il faudroit donc que, ſemblable au Prothée de la Fable, il ſe dépouillât entièrement de ſon caractère propre & originel, qui à tout moment fait effort pour ſe reproduire, & qu'il ſe pénétrât d'un caractère factice, dont l'enſemble ſeroit le réſultat d'un gouvernement, d'un climat, d'un ſyſtême de choſes qui lui ſont entièrement étrangers. Auſſi ne parle-t-on qu'avec étonnement de ce Grec, dont l'eſprit ſouple & flexible pouvoit le diſputer de fineſſe aux Athéniens, de ſévérité aux Spartiates, qui au milieu de l'Aſie sembloit avoir oublié qu'il étoit né en Europe, & qui devenoit ſucceſſivement citoyen de chaque pays qu'il habitoit. Auſſi Ennius qui ſavoit trois langues, diſoit-il énergiquement de lui-même qu'il avoit trois ames.

Dans le ſiècle dernier, où nous donnions le ton au reſte de l'Europe, où l'on ne regardoit comme aimables, que ceux qui adoptoient nos manières, & comme ſavans, que ceux à qui nos Auteurs étoient

familiers, plusieurs beaux esprits François se sont exercés dans notre langue. Quelques-uns, à force de nous étudier, ont réussi à composer des ouvrages, dans lesquels on retrouve assez l'air & le genie Italien. Telles sont, entre plusieurs morceaux qu'on pourroit citer, les vies de Léonard Vinci & de Léon-Baptiste Alberti, écrites par Raphaël Dufresne, & sur-tout quelques pièces de Ménage. Il est peu de nos Auteurs qui aient aussi-bien connu les ressources de notre langue. Mais aucun François n'a mieux écrit en Italien que l'Abbé Regnier, au jugement même de l'Académie de la Crusca, qui attribua à Pétrarque une de ses chansons. Nous lui devons une traduction d'Anacréon, bien supérieure à celles de tous nos Ecrivains Toscans. Il fut, en un mot, en Poësie, ce que le Poussin a été en Peinture, citoyen François, & Auteur Italien, tant il avoit étudié nos Littérateurs & profité des connoissances qu'a dû lui procurer le long séjour qu'il a fait parmi nous.

Au ſurplus, il eſt, à tous égards, beaucoup plus aiſé d'écrire dans une langue étrangère, mais vivante, que dans celles dont les livres ne nous préſentent que les traits matériels & inanimés : en effet, quelque différence que mettent entre les Nations leur génie, leurs genres d'étude, leur puiſſance, il ſubſiſte cependant toujours entr'elles des relations, une analogie qu'on peut ſaiſir. Quels avantages ne donne pas d'ailleurs à celui qui veut s'exercer dans une langue, le commerce de ceux qui la parlent.

Il n'en eſt pas de même d'une langue morte, de la langue Latine, que je prendrai pour exemple, comme celle dont les Savans ſe ſervent plus ordinairement. L'éducation des Romains étoit fondée ſur des principes de Religion, des études, des coutumes, des mœurs abſolument oppoſés aux nôtres. De-là une foule d'expreſſions relatives à leurs uſages, & qu'il eſt impoſſible d'appliquer à nos inſtitutions. Dire avec Bembo, *Litare Diis Manibus*, pour

célébrer la Meſſe des Morts. *Interdicere aquâ & igni*, pour fulminer l'excommunication. *Collegium augurum*, pour le ſacré Collége ; c'eſt choquer auſſi ridiculement le Coſtume, que de revêtir un de nos Docteurs de la roge Romaine, ou d'élever ſur nos autels la ſtatue de Vénus Anadiomêne & de Mars vengeur.

Non mihi mille placent, non ſum deſultor amoris. (1)
Spectatum ſatis, & donatum jam rude quæris
Mæcenas iterum antiquo me includere ludo. (2)

Ces expreſſions peignoient d'une manière frappante, aux yeux des Romains, un homme qui n'eſt pas volage dans ſes amours, ou celui qui, après un long ſervice, ne deſire que le repos. Mais, nous qui n'aſſiſtons pas aux combats des Gladiateurs, qui n'avons aucune idée de l'équitation des des Anciens, nous ne pouvons les entendre,

(1)Ovid. Amor. Eleg. III. Lib. 1.
(2) Horat Epit. I. Lib. 1.

qu'à l'aide d'un Commentaire. Si nous les trouvions dans un Moderne, elles ne nous offriroient que des images impropres, qui ne feroient pas plus d'impression sur notre imagination, que n'en feroient sur celle du Samoïède ou du Lapon, ces vers d'un de nos Poëtes.

Ainsi, dans le printems, quand le jour veut éclore,
Le zephire léger qui précède l'aurore,
Agite mollement le calice des fleurs.
Et parfume les airs des plus douces odeurs.

La grandeur de l'Empire Romain, si supérieur en puissance aux Empires actuels, fournissoit aux Ecrivains de Rome, des expressions élevées & fastueuses qui ne seroient guère proportionnées à notre état présent. Elles s'offroient naturellement pour peindre les idées d'une Nation, dont quelques Particuliers comptoient des Rois au nombre de leurs Cliens, faisoient bâtir douze mille sales pour donner des festins au peuple, & triomphoient tout-à-la-fois des

trois parties du monde connu. » Lorſque je » lis les Annales du peuple Romain, diſoit un homme d'eſprit plein de cette idée, « je » crois être un moineau qui parcourt l'hiſtoi» re des aigles.» Qu'y a-t-il donc de plus ridicule & de plus diſparate, que devoir les actions des Pierre, des Jean, des Mathieu, décrites dans le ſtyle de Tite-Live, ou de Jules-Céſar ; d'entendre un Pédant haranguer ſes Ecoliers avec la gravité d'un Conſul Romain ; de lire ſur nos Médailles les légendes de l'antiquité : le *regna adſignata*, l'*orbis reſtitutori*, le *pace terrâ marique partâ janum clauſit*, & de vouloir, en un mot, adapter à notre petiteſſe, le langage majeſtueux d'un peuple Roi ?

Mais, ſuppoſons aſſez de goût & de jugement dans un Ecrivain pour éviter ce faſte d'expreſſions, ſi naturel aux Auteurs Latins ; quel eſt l'homme qui oſera s'ériger en juge, & décider de la véritable ſignification des mots ? Qui pourra nous aſſurer que nous ne nous trompons pas dans le

choix des expressions. Ce choix est cependant la partie la plus importante & la plus essentielle peut-être de l'art d'écrire. C'est lui qui va réveiller dans l'imagination de l'auditeur, l'idée précise que l'on veut exprimer. Ce tact sûr est dans la Composition, ce qu'est en Musique une intonation juste & exacte. Mais pour l'acquérir, il nous faut d'autres maîtres que les livres, & la multitude est un guide plus infaillible que les meilleurs Auteurs. Le satyrique François, pour peindre & tourner en même tems en ridicule les Littérateurs de sa Nation, qui se piquoient de bien écrire en Latin, introduit dans un de ses dialogues, Horace qui, au milieu des Champs Elysées, parle la langue Françoise qu'il a apprise en lisant les bons Ecrivains & les meilleurs livres qui en contiennent les règles. Malgré ses études & tout son esprit, il lui échappe des fautes assez grossières. Il dit, par exemple, *la Cité de Rome*, *le Pont Nouveau*, pour *la Ville de Rome*, *le Pont Neuf*. Il fait quelques autres barbarismes qui apprêtent

à rire à un François, avec lequel il s'entretient: celui-ci veut le corriger, Horace se défend; le François réplique & oppose à toutes les autorités que le Poëte Latin cite en sa faveur, les loix impérieuses de l'usage, le seul arbitre des langues.

Quem penes arbitrium est, & jus, & norma loquendi.

Horace battu par ses propres armes, se tait, & va, un peu honteux, rejoindre dans l'Elysée les compagnons de son bonheur.

Mais, sans avoir recours aux apologues & aux fictions, c'est une vérité dont nous sommes tous les jours témoins en Italie. Les écrits de ceux de nos Auteurs, qui, dédaignant une langue que tous leurs concitoyens parlent aujourd'hui, ne s'attachent qu'à imiter les anciens Ecrivains, sont pleins d'affectation, de mots inusités & même impropres qui en rendent la lecture fastidieuse aux gens de goût. Arioste, Caro, Chiabrera, Guarino, Castiglione & Bembo, quoique nés dans le sein de l'Italie, n'ont cru cependant pouvoir se former le style,

qu'en paſſant quelque tems à Florence.

Au danger de ne point ſe ſervir des expreſſions propres en écrivant la langue Latine, s'en joint un autre non moins conſidérable, celui de ſe former de l'aſſemblage de ces expreſſions un ſtyle qui n'ait ni naturel, ni variété. Ne pouvant puiſer dans des ſources pures & actuellement exiſtantes, obligés de recueillir goutte à goutte, pour me ſervir de l'expreſſion de Davanzati, les paroles d'un petit nombre d'Auteurs, auſſi différens par le ſtyle que par le génie, nous parviendrons bien à former une ſuite de phraſes latines; mais qui ne feront jamais un enſemble latin: *Unus & alter aſſuitur pannus.* Il ne peut réſulter d'un pareil travail qu'un ſtyle morcelé, pénible, & qui ne coule point de ſource. Ce qui a fait dire à Gelli dans ſes *Judicieux Caprices*, en parlant des Auteurs Latins de ſon ſiècle; ils ont beau faire, on ne retrouvera point dans leurs écrits ce ſtyle pur & coulant des Ecrivains de Rome.

La langue Latine dans ſon état actuel,

réduite, comme elle l'eſt, à un petit nombre d'Auteurs, ne ſuffiroit pas même aux Romains pour exprimer toutes leurs penſées. Comment pourroit-elle nous ſufiire à nous, à qui les arts, les ſciences, le commerce, le Gouvernement, la Religion ont donné, depuis qu'elle n'exiſte plus, une foule d'idées nouvelles ? C'eſt une langue morte, & cette ſeule raiſon nous interdit la liberté d'y rien ajouter. Les langues naiſſent pauvres, dit Bernard Taſſo; mais, à l'exemple des Princes qui diſtribuent à leurs Sujets des richeſſes, des priviléges, des honneurs, quelques eſprits doués d'une érudition profonde & d'un jugement exquis, accordent aux langues des privilèges, les enrichiſſent de mots, d'expreſſions, de figures nouvelles, & leur autorité confirme pendant tous les ſiècles la validité de ces donations. C'eſt dans ces termes que cet Ecrivain judicieux exhorte Caro à avoir le courage d'étendre & d'enrichir notre langue, de multiplier ſes reſſources & ſes beautés; ce qu'il n'auroit pas pu faire,

s'il eût écrit en Latin. Nous n'avons, en effet, aucun droit ſur cette langue, qui ne nous appartient point. Elle ne nous laiſſe que la faculté d'examiner quels ſont les priviléges qu'elle tient de la munificence des Anciens. Une fois connus, nous devons nous y arrêter, & nous ne ſommes pas libres d'y joindre nos propres libéralités. Tout ce que nous pourrions ajouter à ſes anciens titres, ſeroit rejeté, avec raiſon, comme faux & apochryphe.

Enfin, quelque difficile qu'il ſoit de compoſer en proſe Latine, il l'eſt encore plus d'écrire en vers. La Poëſie demande la plus grande vigueur ou la plus grande délicateſſe; elle n'admet, pour ainſi dire, que la fleur des expreſſions. Pour y réuſſir, il faut avoir toujours préſent à l'imagination le tréſor immenſe des mots, des phraſes, des métaphores de la langue dans laquelle on écrit; ſouvent même celles que l'uſage a conſacrées ne ſont pas ſuffiſantes; ſouvent il faut franchir les bornes & ſe former une langue toute nouvelle, pour imprimer

à ses expressions cette vie, cette chaleur qui pénètre jusqu'à l'ame, & y excite cet enthousiasme qui s'empare du Poëte & l'agite dans l'instant de la composition. Tel a été l'art des Poëtes Latins, non pas dans les tems où leur langue balbutioit encore autour de son berceau; mais lorsque, sous le règne d'Auguste, elle fut parvenue au comble de la richesse & de l'abondance, pour peindre plus vivement leurs pensées, ils se formoient de nouveaux mots. Pour donner à leurs traits plus de force & d'énergie, ils empruntoient la rapidité pittoresque de l'Hellénisme. Leurs vers brillent à tous momens de nouvelles métaphores qui se succèdent comme autant d'éclairs, & que leur génie créoit au besoin. Mais, quelles ressources aura le Poëte dans une langue resserrée entre les bornes que les anciens Auteurs lui ont assignées, dans une langue qu'il ne peut plier à son génie, où toute hardiesse lui est interdite, où il ne peut faire un pas sans craindre de s'égarer & de se trouver pressé entre le calepin & la gram-

maire. Il ſera forcé d'amortir, malgré lui, ſon propre enthouſiaſme; de ſuivre pas-à-pas les tracès de ceux qui l'ont précédé, & de groſſir le troupeau ſervile des imitateurs.

Qu'on jette, en effet, les yeux ſur les Poëtes Latins Modernes, ſur ceux mêmes qui ſe ſont fait parmi nous une réputation, peut-être ne leur trouvera-t-on d'autre mérite que celui de Centoniſtes adroits, qui ont quelque éclat, lorſqu'ils ſe parent des dépouilles d'autrui. Pour peu qu'on ait de connoiſſance de la Poëſie Latine, on les reconnoîtra ſans peine à la phyſionomie; on s'appercevra au premier coup-d'œil que les expreſſions qui s'offroient d'elles-mêmes aux Auteurs Latins pour peindre leurs idées, ont néceſſité la penſée du Poëte Moderne. Auſſi voit-on tous les jours un Ecrivain chaſte & Platonicien, lorſqu'il compoſe dans ſa langue, devenir en Latin Epicurien & licencieux, entraîné peut-être par l'exemple de Catulle & d'Ovide, dont il emprunte les pinceaux.

. . . .

Si quelques-uns essaient de rendre les impressions qu'ils éprouvent véritablement, & de peindre à nos yeux les modifications de leur ame; il est bien rare de les voir réussir. Comment trouver dans une langue, morte depuis plusieurs siècles, des expressions assorties à notre manière de voir & à nos idées actuelles. Tant de causes différentes ont contribué à changer le systême des choses, qu'il est impossible de leur adapter aujourd'hui des mots, des tournures qui n'ont pas varié. Ainsi, forcés de proportionner les images aux teintes, & non pas les teintes aux images, notre coloris ne peut être que foible, incertain & obscur.

Malheur au divin Arioste, s'il eût prêté l'oreille aux discours de Bembo, qui lui conseilloit d'abandonner les Muses Italiennes, pour sacrifier à celles du Latium : on n'admireroit pas dans le Dante ce style vif & plein de vérité qui nous rend présens à l'action qu'il décrit, s'il eût composé son Poëme en Latin sur le ton de ce premier vers.

Infera regna canam ſupero contermina mundo.

C'eſt alors qu'on auroit pu dire de lui, en empruntant ſes propres expreſſions, qu'il s'étoit écarté de la véritable route.

Si le Poëme de l'Afrique a mérité au Pétrarque d'être couronné au Capitole, il faut ſe rappeler que c'étoit dans un tems où le talent de coudre enſemble quelques vers Latins étoit encore regardé comme un prodige. La preuve en eſt, qu'on ne connoît & qu'on n'étudie aujourd'hui Pétrarque que pour ſes Poëſies Italiennes.

On ne ſauroit donc trop encourager, quoiqu'en diſent les Aldus, les Romulus, Amaſeus & les autres partiſans de l'Antiquité, l'uſage qui ſemble s'établir de jour en jour parmi les Auteurs, de n'écrire que dans leur langue maternelle. Ce n'eſt que dans cette langue qu'ils peuvent déploier librement toutes leurs forces & donner l'eſſor à leur génie: ſemblables à ce Soldat, qui, couvert de ſes propres armes, combat avec plus d'avantage que ſous une ar-

mure empruntée. C'eſt alors qu'ils pourront eſpérer, avec quelque fondement, d'égaler les Grecs & les Latins, qui n'écrivirent que dans la langue qui leur étoit propre, & qui s'adaptoit uniquement à leur manière de voir, de penſer & de ſentir. Alors ils mériteront qu'on leur applique ces vers remarquables du Dante:

De la ſimple nature exact obſervateur,
J'en ſuis à-la-fois l'interprète ;
J'écoute ſes leçons, & ma Muſe répéte
Ce que ſa voix dicte à mon cœur.

C'eſt dans tous les Arts le ſeul moyen de parvenir à la perfection & au ſublime.

Fin de la première Partie du premier Volume.